



Le  
Folklore  
Brabançon

REWISBIQUE  
Archives

N° 187

1

Le  
Folklore  
Brabançon

SEPTEMBRE 1970

N° 187

# Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques  
et Folklorique de la Province  
de Brabant

RUE ST-JEAN, 4 — Tél. 19.07.50.

BRUXELLES

## SOMMAIRE

*Traditions et anciennes croyances et  
coutumes bruxelloises*

par Louis Verniers . . . . . 217

*Essai sur la statistique général du Dé-  
partement de la Dyle (3)*

par le citoyen Doucet Pontécoulant,  
préfet . . . . . 278

SEPTEMBRE 1970

N°

187

PRIX : 35 F

Sur la couverture : L'Allée Verte à Bruxelles vers 1830.

Le numéro 187 du

« BRABANTSE FOLKLORE »

contient des études

de Maurits Thys (Brabant en Vlaanderen onder de twee pausen of de kerkscheuring van het westen in de zuid-nederlandse provincies), de L. Spinnael (Het Sint-Monicaklooster te Leuven), de C. Van de Wiel (Vis-senaken aan de Velp), de Jos Laporte (Rummen, de oostelijke uitheek van Brabant), Leo Schalckens (Herman Teirlinck) en Marc Coene (Een erfenis voor Manneken-Pis).

## TRADITIONS ET ANCIENNES CROYANCES ET COUTUMES BRUXELLOISES

par Louis Verniers.

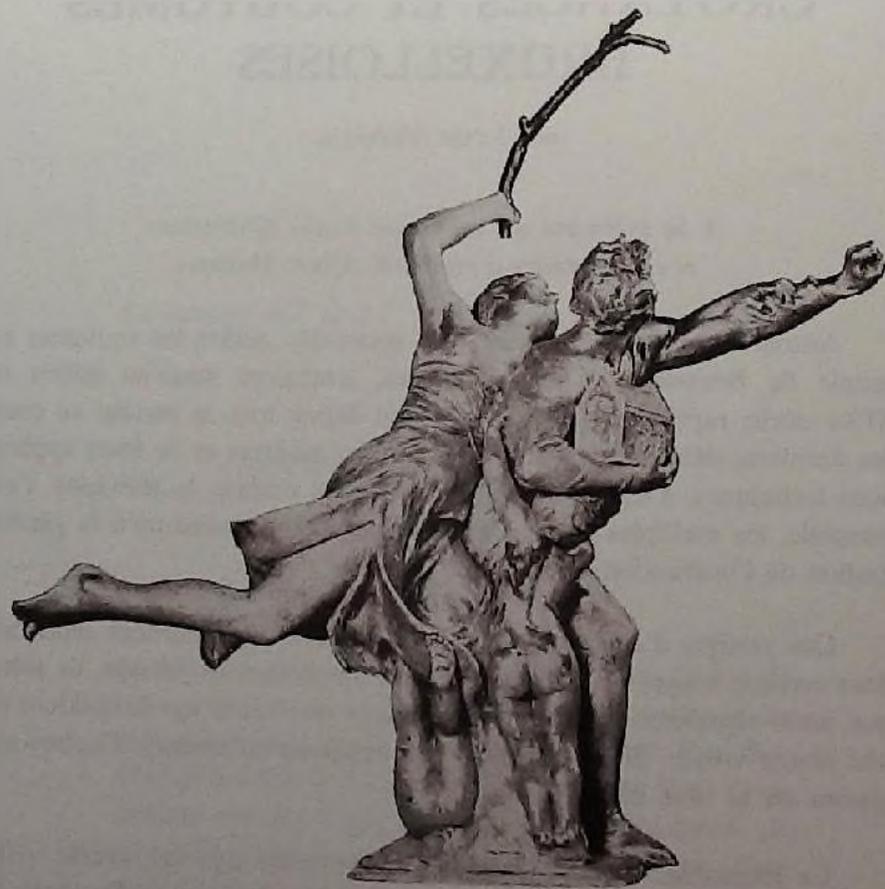
*A la mémoire de mon ami Louis Quiévreux  
et en hommage à mon ami Albert Marinus*

Autres temps, autre mœurs ! Au cours des siècles les coutumes du peuple de Bruxelles se sont modifiées, lentement jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, rapidement et profondément depuis lors, et surtout au cours des dernières décennies, suite au progrès des sciences et de leurs applications techniques, à des inventions telles que le cinéma, la télévision, l'automobile, les multiples appareils électro-ménagers... ainsi qu'à la généralisation de l'instruction publique.

Des vestiges d'anciennes croyances et traditions subsistent cependant dans certains usages populaires. Nous les signalerons au passage, de même que nous signalerons l'apparition d'usages nouveaux, car le folklore est une plante vivace. Si des rameaux se dessèchent et tombent d'autres surgissent où la sève afflue.

Le journaliste Robert Goffaux s'interrogeant dans un article — du journal *Le Soir* (du 19 août 1966) — intitulé « Au temps des tours, du métro et de l'Europe, le folklore bruxellois est-il encore viable ? » répondait en ces termes :

« Il semble donc que le folklore bruxellois est plus que jamais vivant, en dépit de son voisinage avec le modernisme de la ville elle-même... et peut-être — pour ne pas dire certainement — en raison de ce modernisme : celui-ci, la plupart du temps est dépourvu d'âme. Il n'est pas étonnant dès lors, que les êtres, après quelques années de dessèchement concerté du milieu ambiant, veuillent en revenir à la chaleur humaine, cherchant le contre-poids sentimental qui leur fait cruellement défaut dans le béton, le métal et le verre ».



Groupe de la place centrale du surtout de table (préférerie du XIXe siècle), dû au sculpteur Ch. Vander Stappen, dans la salle Maximilienne de l'Hôtel de ville de Bruxelles.  
L'œuvre représente les femmes du quartier Saint-Géry, qui insultent les porteurs de la chaise transférant les reliques de Sainte-Gudule.

## QUELQUES RECITS LEGENDAIRES ET ANCIENS USAGES

### *Les Bruxelloises portent les culottes.*

Il n'y a guère beaucoup plus de cent ans que l'on ne voit plus, le jour de la fête de saint Géry (11 août) les façades des maisons du Bas de la Ville garnies de culottes masculines soutenues par des roseaux ou des rameaux feuillus.

Culottes et roseaux rappelaient l'énergie déployée par les femmes du quartier pour la défense des droits de leur paroisse. Selon la tradition, le 16 novembre de l'année 1047, au moment où le cortège transportant de l'église Saint-Géry en l'île à celle de Saint-Michel au Mont-les reliques de sainte Gudule passait le pont du Miroir (rue des Pierres), les femmes armées de roseaux assaillirent les maîtres de fabrique de Saint-Michel, leur reprochant avec violence d'avoir pris à leur service des ouvriers travaillant à Saint-Géry.

### *La veillée des dames.*

La veillée des dames (*vrouwkensavond*) se rapporte à une action féminine d'un autre genre. La tradition en fait remonter l'origine au temps des Croisades en Terre Sainte.

Nombre de chevaliers brabançons, exaltés par les exhortations de Pierre l'Ermite, se joignirent aux hommes de Godefroid de Bouillon et maints Bruxellois, notamment Gontran de Bruxelles, suivirent leur exemple.

Leurs épouses attendirent leur retour de plus en plus impatiemment à mesure que les mois succédaient aux mois, puis les années succédaient aux années. Aucune nouvelle ne parvenant de Palestine jusqu'aux rives de la Senne l'inquiétude allait croissant ! Enfin, le soir du 19 janvier 1101, le guetteur de la Porte du Treurenberg vit poindre à l'horizon une troupe s'avancant vers la ville le long de la route de Louvain. Une sonnerie de trompes fit reconnaître qu'il s'agissait des croisés si longtemps attendus.

Aussitôt que la nouvelle se fut répandue les bonnes gens s'assemblèrent dans les rues, les épouses des aventureux guerriers aux premiers rangs de la joyeuse cohue se précipitant au-devant des « revenants » !

On devine aisément les démonstrations d'allégresse, les tendres embrassades, les rires et aussi les ripailles et beuveries qui s'ensuivirent dans chacun des foyers heureusement reconstitués. Les limites de la tempérance furent dépassées, le couvre-feu négligé. Quand vint le temps du repos

nocturne, les vaillants guerriers n'étaient plus du tout assurés de leur équilibre, de sorte qu'échut à leurs dames le soin de les porter au lit.

L'abbé Mann narrant cette légende ancienne la commentait ainsi : « Pour perpétuer le souvenir de cet heureux retour et de la joie et bonne chère qui en avaient été la suite, on établit la coutume de renouveler la même cérémonie annuellement, le 19 janvier ». Et Joe Dierickx de ten Hamme ajoutera, un siècle plus tard : « Ce jour-là les dames étaient maîtresses au logis et portaient les culottes ».

A partir de sept heures du soir, le gros bourdon de Saint-Michel et toutes les cloches des autres églises de la ville se mettaient en branle. La sonnerie était répétée de demi-heure en demi-heure jusqu'à 22 heures. C'est assez dire que le 19 janvier était, à Bruxelles, considérée comme une grande fête de l'année.

#### *Le mariage sous la potence.*

La cherté du pain ayant provoqué une émeute à Bruxelles la police de l'amman arrêta notamment un jeune ouvrier papetier nommé Pierre, originaire de Linkebeek. Accusé d'avoir conduit le pillage d'une boulangerie il fut condamné à mort et livré au maire de Rhode-Saint-Genèse, qui le fit conduire à la potence de Watermael.

Mais, au moment où le bourreau allait passer la corde autour du cou du condamné surgit de la foule assemblée une jeune fille, les cheveux épars et couronnée d'épis de la moisson nouvelle, criant qu'elle était prête à prendre Pierre pour époux, s'il voulait y consentir.

La légende ne dit pas si la fille était mignonne mais elle assure que le candidat à la pendaison n'hésita point à donner son consentement.

Il fut aussitôt libéré, car l'usage était formel à cet égard.

#### *Anciens usages de Nouvel-An.*

Autrefois, le jour de l'an nouveau, la bretèche de l'hôtel de ville était décorée d'un drap rouge et, au-dessus du portail principal de l'édifice étaient exposées les armoiries du duché de Brabant et de la cité.

Cet usage se maintint jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. (C.F.B., 12<sup>e</sup> année, n° 71.)

Le 2 janvier, les *handuyten* (agents de police), les *lanteremans* (allumeurs de réverbères), les *brandblusschers* (pompiers), les *moormans*

(boueux) et le guetteur de la tour de Notre-Dame-de-la-Chapelle allaient de maison en maison, souhaiter « une heureuse année », offrant aux familles une estampe figurant leur office respectif. Ils recevaient, en échange de menues étrennes.

Notons que cet ancien usage n'a pas complètement disparu, mais il n'y a plus d'allumeurs de réverbères, les pompiers restant dans leur caserne et les agents de police se contentent de présenter des cartes d'entrée pour un bal au bénéfice de leurs associations. Mais les « boueux » et les facteurs des postes sont fidèles à la tradition et, en échange de leurs vœux, exprimés sur un carton ou sur un agenda postal, escomptent recevoir des étrennes.

Totalement éteint est l'usage consistant à attacher des pattes de lapin aux clinches des portes ou à déposer du sel dans les coins des chambres d'habitation dans l'espoir d'obtenir du bonheur pendant l'année nouvelle.

Les visites de Nouvel-An se font de plus en plus rares : les « réveillons », au contraire, tendent à se multiplier. A l'envoi de lettres ou de cartes de visite présentant des vœux de bonheur tend à substituer l'envoi de cartons illustrés avec formule stéréotypée imprimée et le nom de l'expéditeur, nom également imprimé.

#### *Le presentjes-dag.*

Littéralement cela se traduit par : le jour des petits présents.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la veille du jour des Rois, nombre de petits marchands présentaient sur des étals, à la Grand Place, des bonbons, du pain d'épice, des marrons et aussi de petites figurines en terre cuite représentant les Trois Rois Mages, les bergers, etc.

Les gens du populaire achetaient ces bagatelles pour les donner aux enfants de la famille, d'où le nom de *presentjes* donné aux figurines elles-mêmes.

#### PLAISIRS, JEUX ET SPORTS.

Toujours l'homme a éprouvé le besoin de s'amuser, de se distraire du travail et des impératifs quotidiens.

A Bruxelles, comme ailleurs, on a toujours aimé les plaisirs, mais, comme ailleurs, on n'est pas toujours parvenu à la satisfaction de ses vœux, celle-ci ayant toujours dépendu et des circonstances — de guerre ou de paix — et des conditions sociales.

Pour certaines classes sociales, disons notamment pour la classe des nobles, il est des distractions ou sports dont l'essentiel n'a guère varié au cours des siècles. Ne citons que l'exemple de la chasse.

#### 1. Au Moyen-Age :

Tout au long des siècles du Moyen-Age les nobles brabançons ont trouvé dans la *chasse* en plaine et en forêt, un plaisir extrême, la proximité de la forêt de Soignes n'a pas été un des mondes facteurs déterminants de l'établissement de la Cour des ducs de Brabant à Bruxelles.

Outre la chasse, les exercices sportifs d'entraînement des guerriers : les *tournois* ou *joutes*.

L'attrait des *joutes* se perpétuera jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, en dépit de l'invention des armes à feu au XIV<sup>e</sup> siècle.

Le dressage des chevaux et des oiseaux de volerie était, avec l'escrime à l'épée et à la dague, les occupations de plein air favorites.

Mais il y avait, par ailleurs, les amusements d'intérieur : les échecs, les jonchets, les jeux de dés, les déclamations des trouvères accompagnées de musique, les plaisirs de l'amour, courtois ou non, platonique ou sensuel. Ni le duc Jean III, ni le duc Wenceslas, ni Philippe le Bon, Grand duc d'Occident, ni leurs familiers ne furent des modèles de fidélité conjugale.

Notons que quelques-uns de nos ducs s'intéressèrent particulièrement à la poésie. Ne citons que Jean I<sup>er</sup> le Victorieux et sa sœur Marie (qui épousa un roi de France).

Si les nobles imitaient le duc, les patriciens bruxellois imitaient les nobles, de sorte que les genres de vie finirent par se ressembler étrangement. On se rencontrait notamment dans les *étuves* (où ne manquaient point les « fillettes plaisans », selon le témoignage du poète Eustache Deschamps, qui séjourna à Bruxelles entre les années 1380 et 1383).

Les plus sages se plaisaient quelques fois dans leur « librairie », c'est-à-dire dans leur bibliothèque personnelle garnie de « romans de chevalerie » précieusement enluminés.

La lecture était, entre les offices et les temps de méditation, la distraction de beaucoup de clercs... mais non de tous, car il y en avait pas



L'Allée Verte vers 1830

[Dessin paru dans la Belgique Monumentale]

mal qui se livraient volontiers aux jeux pratiqués par les laïcs de la bourgeoisie, voire du commun.

Au nombre des dits jeux, citons en premier lieu le tir à l'arc et à l'arbalète, puis les jeux de dés, c'est-à-dire les jeux de hasard avec mises d'argent.

Des règlements corporatifs bruxellois du XVe siècle prévoyaient des amendes à payer par ceux des membres fréquentant les maisons où l'on jouait (*dobbelscole ende cloetspel*).

Les bourgeois — petits boutiquiers et artisans — des XIVe et XVe siècles se distrayaient à la taverne et dans les locaux servant de siège à l'une ou l'autre Chambre de rhétorique. Participer à des représentations de drames religieux et de soties, se rendre à des concours d'art dramatique dans quelque ville étrangère, éventuellement rimer quelques vers de circonstance étaient plaisirs appréciés.

Pour tous les habitants de la ville — grands et petits bourgeois, plébéiens et ingeseliene — les « entrées » de princes et d'ambassadeurs étrangers, les tournois, les cortèges, les processions (surtout la sortie de la procession de Notre-Dame du Sablon dite *Ommegang*) étaient autant d'occasions de rompre le train-train monotone des jours ordinaires.

Deux réjouissances très populaires à Bruxelles au Moyen-Age furent, d'une part, le *Huedespel* (jeu des chapeaux), d'autre part, le *croenspel* (le jeu des couronnes). Le dernier nommé était marqué par les feux de joie allumés aux carrefours, lieux autour desquels les jeunes gens des deux sexes, la tête couronnée de fleurs, dansaient des rondes chantées. Il se pratiquait à la Saint-Jean d'été.

En hiver, filles et garçons s'assemblaient près des étangs et des fossés gelés pour se livrer aux joies des glissades sur la glace. Le fossé dit *Heergracht*, de la première enceinte — correspondant approximativement au tracé de la rue les Alexiens actuelle — était un des plus fréquentés à cause de sa pente vive.

## II. Temps modernes (XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles)

Pour les nobles personnages, plaisirs, jeux et sports sont, à peu de choses près, les mêmes qu'au Moyen Age. Les hommes aiment les « longues tables » suivies de beuveries, les jeux de dés, les cartes, les bals, l'escrime, les courses, les sauts, les chevauchées de chasse en forêt, les « voleries ».



Durant de longues années, à quelques pas de l'église de la Chapelle, les tirs à la perche et au berceau, réunissaient de nombreux arbalétriers dans les jardins de l'estaminet des Brigittines.

Le jeu de paume (*Kaetsspel*) est fort pratiqué dès le XVI<sup>e</sup> siècle et il conservera son attrait jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Farnèse fit bâtir un jeu de paume au Borgendael, sur un terrain appartenant à l'abbaye du Coudeberg.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les mascarades et les représentations données par l'une ou l'autre compagnie d'acteurs ambulants sont fort goûtées. Dans des circonstances importantes, les nobles résidant dans la Capitale donnent parfois à leurs invités et au populaire le spectacle d'un grand feu d'artifice.

Une distraction devenue quotidienne est la promenade à cheval ou en carrosse dans l'allée de la rive droite du canal de Willebroeck — l'Allée Verte —, ou la promenade pédestre sur les remparts, entre les Portes de Laeken et du Rivage — dite Tour à la mode.

En hiver, outre le patinage, s'offre le plaisir des courses en traîneaux attelés de chevaux fringants.

Cela aussi durera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Rappelons, à ce propos l'anecdote suivante :

Le sémillant prince de Ligne, durant un de ses séjours à Bruxelles, paria qu'il passerait en traîneau par une rue de la ville où, prétendait-il, personne ne pourrait le suivre dans un semblable véhicule. Et il gagna le pari, parce que, grâce à un ingénieux mécanisme permettant de rétrécir la largeur de son traîneau il put passer sans encombre dans la ruelle dite d'Une Personne, y entrant par le Vieux-Marché-aux-Peaux et en sortant par la rue des Bouchers.

Les seigneurs, ses amis, organisaient parfois des courses de « schlittes » par les rues enneigées bruxelloises, même la nuit, à la lueur de flambeaux.

Ils menaient agréable vie à cette cour du bon Gouverneur Charles de Lorraine qualifiée si joliment par le prince de Ligne : « gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante » ]

La musique instrumentale gagne une place grandissante dans les loisirs de la haute société. Sous la double influence italienne et française se répand le goût du ballet et de l'opéra.

Les salons des hôtels de maître, en ville, et des maisons de plaisance, dans la banlieue, n'attirent plus seulement leurs invités par les tables de



Le tir à l'arbalète se pratique encore au Grand Serment Royal et de Saint-Georges, rue des Six-Jelons, et à l'Ancien Grand Serment et Noble des Arbalétriers à Ballo, dont l'animateur est Monsieur Declercq.

jeu, mais aussi, de plus en plus, par la qualité spirituelle de certains hôtes. On y cause, on y organise des charades et même, on s'y improvise acteur dans quelque charmante comédie. Le salon de Mademoiselle Murray, égerie du ministre plénipotentiaire comte de Cobenzl était réputé; il était fréquenté par « tout ce que la ville comptait d'hommes distingués par le rang, l'esprit et le goût » : la maison de plaisance de M. d'Hannetaire, directeur du théâtre de la Monnaie, voit souvent s'assembler la fleur de la noblesse autour des « Trois Grâces », comédiennes dudit théâtre. Le prince de Ligne est l'un des plus assidus; il célébrera l'une des belles dans ses « Lettres à Eugénie ».

Les bourgeois enrichis dans le commerce, l'industrie, les hautes fonctions administratives ou les professions libérales imitent, dans toute la mesure de leurs moyens, les nobles seigneurs : plusieurs possèdent une maison de plaisance à laquelle ils vont et d'où ils reviennent en carrosse. Leur table est ornée de belle vaisselle et l'on y consomme régulièrement volaille, gibier, bière de qualité et vins de France.

Le bilboquet et le billard sont alors à la mode.

Quant aux *petits bourgeois* ils continuent comme leurs ancêtres à se plaire aux réunions d'estaminet où l'on bavarde, la pipe au bec, devant une chope de forte bière et où l'on joue une partie de cartes ou de quilles.

Comme par le passé c'est dans leur milieu que se recrutent les membres des chambres de rhétorique privilégiées et des nouvelles compagnies — De Wijngaerd, De Suyver Leliebloom, De Olyftack, De Parnassus Bergh, de Goede Hoop, Gedeons Vlies, De Rosalieren et des associations de tir à l'arc et à l'arbalète.

Les sorties familiales, le dimanche, dans les verdoyants villages de la banlieue, sont toujours fort pratiquées.

Pour les *gens du pauvre peuple* il n'y a pas beaucoup de plaisirs. Les journées de travail sont longues et les salaires fort bas; on rentre fourbu le soir et l'on repart, encore fatigué, le lendemain, au premières lueurs de l'aube. Par exemple, pour les travailleurs du bâtiment, il faut être sur le chantier à 5 heures du matin, en été, et la journée de travail ne s'achève qu'à 20 heures.

Ayant à peine de quoi nourrir leur famille, mal logés, harassés et, au surplus, craignant malgré tout de perdre leur emploi, les ouvriers des manufactures, ne trouvaient de détente, disons d'évasion, qu'au cabaret. L'alcool (brandevin) était plus souvent que la bière le vrai consolateur des miséreux... et la pipe de tabac était aussi d'un certain secours.

En haut :  
Bal masqué et travesti à la Grande Harmonie à Bruxelles.



En bas :  
Le local de la Grande Harmonie, en 1909, lors du passage du nouveau roi des Belges, Albert 1er (à l'extrême gauche).



### III. — Depuis 1795.

Après la tourmente de la Révolution brabançonne et après le flux et le reflux des armées autrichiennes et françaises... et les bouleversements économiques et politiques qui les accompagnèrent et les suivirent dans l'immédiat, la vie sociale reprit un cours normal à Bruxelles sous Napoléon Ier, empereur des Français.

Beaucoup de familles de la noblesse se rallièrent au nouveau régime. La Princesse de la Tour du Pin, née comtesse Dillon, rencontrait fréquemment ses représentants dans son salon, ainsi que dans celui de la vieille duchesse d'Arenberg.

Après souper on jouait au lotto, au whist, au tric-trac, au billard.

Nobles de vieille souche et nobles de fraîche date se rencontraient aussi au théâtre et au concert ainsi qu'à la promenade au Parc ou à l'Allée Verte.

Les nouveaux riches - acheteurs de biens nationaux, fournisseurs aux armées et autres profiteurs ou pêcheurs en eau trouble ou encore risque-tout de l'industrie.

Pour les bourgeois disposant de moindres moyens financiers, la vie quotidienne avec ses modestes distractions reprit peu à peu et pour le petit peuple, pour les salariés des fabriques surtout, les plaisirs furent aussi rares qu'avant l'annexion à la France.

### IV. — Sous le Régime hollandais (1814-1830)

L'élite de la société bruxelloise fréquente surtout le *Concert Noble* (rue Ducale) où d'excellents virtuoses viennent, de temps à autre, se faire entendre dans « l'exécution des morceaux les plus nouveaux » et où, durant la saison hivernale, les membres peuvent « jouir du coup d'œil ravissant qu'offre un bal dans lequel les dames paraissent avec tout l'éclat de la jeunesse et de la parure ».

Pour tout qui appartient à l'élite il y a obligation mondaine de se montrer, à cheval ou en tilbury, à l'Allée Verte, en tout cas lorsque le temps est beau.

Les bourgeois aisés ont le choix entre plusieurs clubs, sociétés d'agrément ou de bienfaisance : la *Grande Harmonie*, la *Loyauté*, la *Parfaite Union*, le *Cercle*, etc. Ils y trouvent à lire des journaux politiques et littéraires et à se distraire à différents jeux, cartes, échecs, billard. La musique est particulièrement appréciée à la Grande Harmonie. Mais les



Les estaminets bruxellois se transformèrent à la fin du 19<sup>e</sup> siècle en de gracieux salons avec tables propres, balcons et lustres de cristal.

bals sont la principale préoccupation des familles des membres ayant une jeune fille à marier.

Autres lieux de fréquentation : quelques loges maçonniques et quelques cafés de standing réputés le café des *Mille Colonnes* et *Le Suisse* — l'un et l'autre situés place de la Monnaie —, le *Café du Commerce* (rue des Dominicains —, le *Grand Café* (rue des Eperonniers), le café de *l'Amitié* (place Royale), le café *Velloni* (rue d'Assaut), le *Vaux-Hall* (dans le Parc, à proximité du théâtre)

Pour les artisans et boutiquiers le salon de conversation est le cabaret où l'on rencontre les gens du voisinage, avec lesquels on fait régulièrement une partie de cartes ou un assaut au vogel-pik, aux quilles, à la boule plate, ou à la schuif-tafel.

Les jeux de plein air les plus pratiqués sont la balle pelotte et le tir à la perche. A quoi il faut ajouter la marche par les sentiers menant vers quelque charmante guinguette (de Molenbeek, de Koekelberg, de Laeken, de Ganshoren ou de Berchem Sainte-Agathe — pour ceux du Bas de la Ville —, d'Ixelles, d'Uccle et de Forest — pour ceux du Sablon, du quartier de la Chapelle et du quartier de la rue Terre-Neuve.)

#### V. — Depuis la conquête de l'indépendance nationale (1830).

Pendant plusieurs décennies après la conquête de l'indépendance nationale la vie quotidienne des différentes catégories sociales ne se modifia guère, sauf peut-être que du fait d'une interpénétration entre familles de la noblesse et familles de la bourgeoisie d'affaires et de robe les distinctions entre les unes et les autres s'effacèrent de plus en plus, bien que lentement. En ce qui concerne la petite bourgeoisie on ne voit guère de modification dans sa manière de se distraire. L'estaminet est, comme dans le passé, une véritable institution sociale ; la promenade dominicale avec stations et jeux à quelque guinguette avec « gloriettes » demeure de règle. On ne s'aventure encore que rarement dans les nouveaux parcs publics de Forest et de Koekelberg hantés par des mauvais garçons des Marolles et du quartier Saint-Martin. Les habitudes ne changeront qu'à partir du moment où les policiers chargés de la surveillance desdits parcs disposeront de chiens soigneusement dressés à l'attaque.

Le bois de la Chambre ne deviendra un but de promenade qu'après 1869, c'est-à-dire après la mise en service du tramway à impériale dit

« chemin de fer américain » reliant l'église Sainte-Marie (Schaerbeek) à l'entrée du bois, et la diffusion de l'usage de la bicyclette.

Dans la forêt de Soignes — dont le bois de la Cambre n'est qu'une partie devenue propriété de la Capitale — on ne chasse plus, mais les membres de la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes et ceux du Touring Club s'y donnent fréquemment rendez-vous pour en admirer les cantons pittoresques, le vallon de la Vuylbeek, le fonds des Ails, les étangs des Enfants Noyés, etc. Parfois ils ont la chance d'apercevoir quelque biche bondissante, souvent celle d'observer de prestes écurcuis.

Les tournois de balle pelote sur la place du Grand Sablon et les courses cyclistes attirent la grande foule populaire. Puis vient l'engouement croissant pour les matches de football. A Bruxelles naît en 1885 le *Brussels Football Association* groupant un nombre toujours croissant de clubs : Daring, Léopold, Union Saint-Gilloise, White-Star, Uccle-Sport, Sporting Club Anderlechtois, la Forestoise, etc. etc. Et chacun de ces clubs suscite l'apparition d'une société de « supporters » accompagnant les joueurs dans leurs déplacements en d'autres villes, voire en pays étranger.

Au début du XXe siècle se multiplient aussi les clubs de tennis de « rowing » et de natation. Les amateurs de natation n'ont pas seulement la ressource d'aller s'exercer dans les eaux du canal — bien que ce soit interdit — et dans le bief du moulin dit Nieuwmolen (à Saint-Gilles, près de la gare du Midi), mais dans les piscines de la rue de l'Enseignement (au quartier de Notre-Dame-aux Neiges), qui est couvert et donc accessible en toutes saisons, et du boulevard de l'Abattoir, qui est de plein air et donc seulement accessible en été. L'une et l'autre ont disparu.

Les fervents du patinage sur glace disposaient de la piste du Pôle Nord (près de Sainte-Catherine) et, durant les hivers rigoureux des surfaces glacées des prairies inondées du Bas de Forest et du « lac » du Bois de la Cambre.

Si, pour les jeunes et les vieux des pauvres quartiers ouvriers, le « poesjenellekelder » de Toone avait encore des charmes, les films du cinéma (muet) en avaient davantage.

Avant la première guerre mondiale ces charmes du cinéma ne l'avaient pas encore emporté sur ceux des bals à orchestre pour les gars et les « mokkes » du quartier de la rue Haute. Les salles du *Mouton Bleu* (den blâve lemme) et autres restaient les hauts lieux de leurs plaisirs.

Pour les jeunes de milieux moins frustés et matériellement mieux pourvus existaient dès avant 1914, nombre de possibilités de culture intellectuelle et artistique : les Concerts Ysaye, les Concerts populaires, les Concerts du Conservatoire, les Concerts organisés par la Société La Grande Harmonie dans sa belle salle de la rue de la Madeleine (au Cantiersteen) et les représentations dramatiques et lyriques du Théâtre de la Monnaie, du Théâtre du Parc, du théâtre de l'Alhambra, du Théâtre des Galeries Saint-Hubert, du Théâtre Flamand (rue de Laeken), et maints autres.

Les étudiants de l'Université libre de Bruxelles étaient toujours nombreux au cabaret Flamand (devenu le Diable au Corps) de la rue aux Choux, quand Amédée Lynen y organisait des spectacles d'ombres chinoises ou quand le fantaisiste Enthoven y chantait.

Les « revues » de fin d'année animées par des artistes du terroir tels que Libeau et Esther Dellenre connaissaient toujours le plus vif succès. Rares étaient celles de ces « revues » qui ne faisaient pas rire aux dépens du roi Léopold II ou du bourgmestre Charles Buls, facilement imités par l'interprète sur scène, l'un à raison de sa barbe épa nouie et à sa légère claudication, d'autre à sa maigreur de don Quichotte barbichu.

Dans la rue les autos commençaient à peine à gêner la circulation des piétons, des charettes et des cavaliers.

Vint la guerre, vint l'invasion allemande d'août 1914, l'occupation du pays pendant quatre longues années, quatre longues années de deuils, de privations et de misères de toutes sortes.

Après, tout se mit à changer, tout d'abord avec lenteur, ensuite à un rythme de plus en plus rapide, surtout après la seconde guerre mondiale (1940 à 1944).

Impossible d'entrer dans le détail. Mais rappelons d'abord que depuis le moment où la Belgique devint indépendante (en 1830) Bruxelles-Capitale et les villages de sa banlieue se sont considérablement peuplés et transformés, que les sciences ont progressé prodigieusement et que leurs applications pratiques ont bouleversé les conditions de la vie quotidienne, enfin que la législation sociale a permis à la classe ouvrière de sortir de l'indigence et affirmer sa dignité : égalité politique, instruction généralisée, possibilités de progression sociale, garanties contre l'arbitraire, meilleurs salaires, réduction des heures de travail par semaine, congé du samedi, pécule de vacances, assurance maladie-invalidité, etc.

Retenons surtout pour le présent article que ces dernières conquêtes sociales ont permis aux gens du peuple d'accéder à une existence infiniment moins pénible que celle connue par leurs ancêtres.

Les revendications des « trois huit » (huit heures de travail, huit heures de loisir, huit heures de repos) sont maintenant satisfaites au-delà.

Ne nous occupons ici que des loisirs permettant plaisirs, jeux et sports aux travailleurs des usines, des bureaux, des transports, du commerce, etc.

Comment utilisent-ils leurs heures et leurs jours de loisirs ? De moins en moins ils passent leur temps à l'estaminet et l'ivrognerie — si répandue avant la guerre de 1914 dans les quartiers populaires — a quasiment disparu. Le « poste » de radio ou le petit écran de T.V. retient au foyer tous les soirs où l'on ne va pas au théâtre, au concert, au cinéma à une réunion syndicale ou autre réunion sociale.

Estaminets et cafés disparaissent les uns après les autres. Ceux qui subsistent ferment à 10 heures du soir, parfois plus tôt. Le nombre des salles de spectacles cinématographiques s'est réduit de moitié en moins de dix ans. A partir du vendredi soir, moins restaurants ne s'ouvrent plus ; le samedi après-midi et le dimanche le centre de la Vieille-Ville est déserté ; surtout si le temps est beau. Les seuls humains demeurés sont les agents de police — qui se détendent quelque peu — et les touristes désharqués des grands cars automobiles.

Que font donc les familles bruxelloises le dimanche ? S'il en est qui, selon la tradition séculaire, vont faire une promenade dans quelque village de la banlieue auquel ils accèdent par le tram ou l'autobus, il en est davantage qui, disposant d'une auto — achetée neuve ou d'occasion — vont pique-niquer dans le forêt de Soignes, au parc de Tervueren, près du château de Gaesbeek, si ce n'est dans un coin des Ardennes ou au littoral, dans les dunes ou sur une plage de la mer du Nord. Et l'on emporte, bien entendu son « transistor » débitant chansons de vedettes à la mode.

Entretenir « sa voiture » est devenu une plaisante occupation. Et qui n'a pas sa « bagnole » ! ou du moins sa « moto »... même si l'on ne dispose pas d'un garage pour la mettre à l'abri des intempéries. La rue ne suffit-elle pas pour le stationnement nocturne ?

Ce qui, le dimanche, retient quelque milliers de Bruxellois dans les limites de l'agglomération, ce sont les sports, principalement les matches de football, de volley-ball, de basket-ball. « On m'assure, écrivait récemment M. Domenach dans la revue *Esprit*, que l'hypertrophie du football n'est qu'une forme moderne de la liesse populaire »

Les terrains de sports, les plaines de jeux, les bassins de natation se sont multipliés dans l'agglomération. A Schaerbeek fut construit en 1913 un immense Palais des Sports où se déroulèrent régulièrement combats de boxe et courses cyclistes derrière grosses motos, etc. Ce qui fit oublier et disparaître les vélodromes de l'avenue Longchamp, de la Petite Suisse et du Parc de Tervueren.

L'équipement sportif se développe ainsi sous la pression du besoin et du goût de la masse : Stade du Parc Duden, Stade du Heysel, etc.

Derniers exemples en date : la création par l'administration communale de Woluwe-Saint-Lambert du « complexe sportif » Poseidon comprenant deux bassins de natation, un vaste hall de sports, une patinoire sur glace de dimension olympique, une piste à ski artificielle et une terrasse-solarium (1966) ; la construction du « complexe sportif » de Forest (1970).

Le golf est sport coûteux, donc réservé aux personnes disposant de solides revenus. D'ailleurs n'est pas admis qui veut dans les clubs de golf du Ravenstyn et d'Ohain.

L'équitation a conservé des fervents, toutefois la conduite d'une auto permettant de « faire de la vitesse » sur les autostrades a beaucoup plus d'amateurs.

Dans les tribunes des hippodromes de Boitsfort, de Dilbeek, de Sterrebeek, etc. affluent régulièrement des passionnés du pari, appartenant à toutes les couches de la population. Et les courses n'ont pas lieu que le dimanche !

Le congé annuel payé et la généralisation de l'auto individuelle — éventuellement pourvue d'une « caravane » ou transportant une tente — a développé dans des proportions inimaginables le tourisme des vacances — vacances de Pâques, vacances d'été, vacances d'hiver. Ainsi a-t-on pris l'habitude d'aller dans les Ardennes, au bord de la mer du Nord et bien au-delà, dans les pays étrangers, les voisins et les plus éloignés, surtout la Suisse, l'Italie, l'Espagne, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la

Grèce, voire l'Égypte, le Liban, Israël, l'U.R.S.S., etc.

En juillet et août l'exode est général

## JEUX DES ENFANTS

Rien ne paraît plus universel que les jeux des enfants.

On connaît le tableau du musée de Vienne sur lequel Pierre Breugel a figuré les innombrables jeux pratiqués par les enfants de nos villes du XVI<sup>e</sup> siècle : osselets, danse à la corde, cerceau, etc.

Nombre de ces jeux se sont perpétués durant des siècles.

Deux ou trois fêtes annuelles intéressaient plus spécialement les enfants durant tous les siècles de l'Ancien Régime et même au-delà :

— la fête de la *Mi-Carême* où le *Greef van Half-Vasten* (le comte de la Mi-Carême) distribuait ses cadeaux ;

— la fête de *saint-Martin* (au mois de novembre) quand le bon saint jetait figues, sucreries, petite trompette, petit tambour, flûte, crécelle ou poupée par la cheminée à l'intention des enfants sages ;

— la fête des *Rois Mages*, que les garçonnetts, groupés par trois, célébraient en allant, de maison en maison, couronnés et travestis, portant une étoile de papier éclairée par une chandelle et chantant une ritournelle de circonstance pour recevoir en récompense quelques noix, un œuf ou quelque friandise.

Les jours de kermesse les petits Bruxellois pouvaient aller s'esbaudir devant les mâts de Cocagne enduits de savon mou d'où les grimpeurs glissaient en dépit de leurs efforts avant d'avoir pu atteindre les prix en nature suspendus à la couronne du sommet, devant les montreurs de singes savants ou d'ours dansant au son du fifre, devant les *vaartkapeenen* glissant du mât de beaupré et faisant des plongeurs dans l'eau du canal de Willebroeck, etc.

Jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle les « ketjes » de Bruxelles disposaient des places publiques et des rues pour leurs amusements quotidiens. C'est de ce moment que date cette notation de Ch. Morice : « La rue tout entière appartient aux enfants, surtout dans les faubourgs, à leurs jeux, à leurs cris, aux fantaisies que leur suggère la saison et le lieu... »

Et voici l'énumération — certes incomplète — de leurs jeux préférés :

— la radée et la radée coupée - variante du jeu de harres - cachette cachée, chat perché, gendarmes et voleurs, cheval fondu (dit *poeter*)

*klascht uf*), saute-mouton, jeux de billes et de « cartaches » (grosses billes), courses et combats en échasses, balle au mur, balle dans la casquette, *pikkenotje* (jeu nécessitant un morceau de bois de dix centimètres de longueur, taillé en pointe aux deux bouts, et une sorte de batte : avec celle-ci on frappait la « pikke-notje » à l'un des bouts afin de la faire sauter en l'air et pouvoir la frapper à la volée avec la batte pour l'envoyer le plus loin possible... sauf dans une vitre du voisinage), la toupie dite « *kandop* » enroulée d'une corde qui en se déroulant faisait girer le jouet lancé au sol à toute force, pointe acérée en avant, pour atteindre la toupie de l'adversaire et lui faire une blessure dite « *neus* », la toupie dite *kluchedop* parce qu'elle était mise en mouvement à l'aide d'un petit fouet (la *kandop* étant en forme de poire, la *kluchedop* en forme de champignon, la toupie ronflante, faite en métal léger, mise en rotation par un piston vertical actionné à la main, *pot-pot-pot* (jeu qui consistait à bombarder à coups de pierre ou de cailloux une pyramide de boîtes à conserve vides) etc.

C'étaient là jeux des gamins de rue.

Les petites filles dansaient à la corde, au jeu de la marelle (dit Paradis ou Bébé à cloche-pied), à colin maillard, etc. A l'intérieur, dans une chambre ou sur un palier d'escalier elles jouaient à la poupée, aux osselets.

De temps à autre les parents conduisaient leurs enfants dans une cave à marionnettes (*poesjenellenkelder*), parfois aussi à la promenade.

Mais c'est sans les parents que des bandes de gamins se rendaient, par beau temps, au bois de Mosselman (l'actuel Parc Duden), au *Laerbeckbos* (Jette), au *Crabbegat* (à Ucole), l'ancienne briqueterie dite *kareelbakkerij* (proche de la rue de France) pour y pêcher des têtards, au canal de Charleroi ou de Willebroeck, pour y faire trempette.

Les friandises étaient variées, mais de bien médiocre qualité. On se délectait cependant : les *siroopekrotten* (crotttes de sucre brun enduites de farine), caramels noirs faits d'une mixture de sucre et de sirop, déversée brûlante sur une table de marbre ou sur des carrés de carton préalablement frottés de beurre ou elles se coagulaient en refroidissant), des *suikerklontjes* (petits blocs de sucre candi suspendus à une ficelle), du *caliche* (calabre ou bois de réglisse, que l'on grignolait ou que l'on trempait dans l'eau d'une cruche ou d'une bouteille vigoureusement agitée pour en faire un breuvage dit *calichesap*), boules sucrées dites de *séhu* (sureau), sucreries en forme de galette ronde fichées sur un bâtonnet et

dites, à cause de leur forme, « *paraplûkes* » (petits parapluies).

Tout cela se trouvait dans ces humbles boutiques étroites connues sous le nom de « *bollewinkels* ». Boutiques que ne fréquentaient point les enfants du noble quartier Léopold que leurs gouvernantes conduisaient, endimanchés, dans les allées du Parc de Bruxelles pour y jouer aux grâces, au volant ou à la raquette.

Au XXe siècle, le trafic automobile a chassé les gosses de leurs terrains habituels et ce n'est que peu à peu que les administrations communales songèrent à réserver certains espaces du sol urbain aux jeux des petits et des adolescents.

Au surplus, plusieurs inventions miraculeuses offraient maintenant des délassements nouveaux : en salle fermée (le cinéma) et à domicile (la radio d'abord, la télévision, plus tard).

Sans compter les bandes dessinées, les pages spéciales dans les quotidiens à grande diffusion, les magazines hebdomadaires racontant d'une semaine à l'autre les mirifiques aventures de Tintin et Milou.

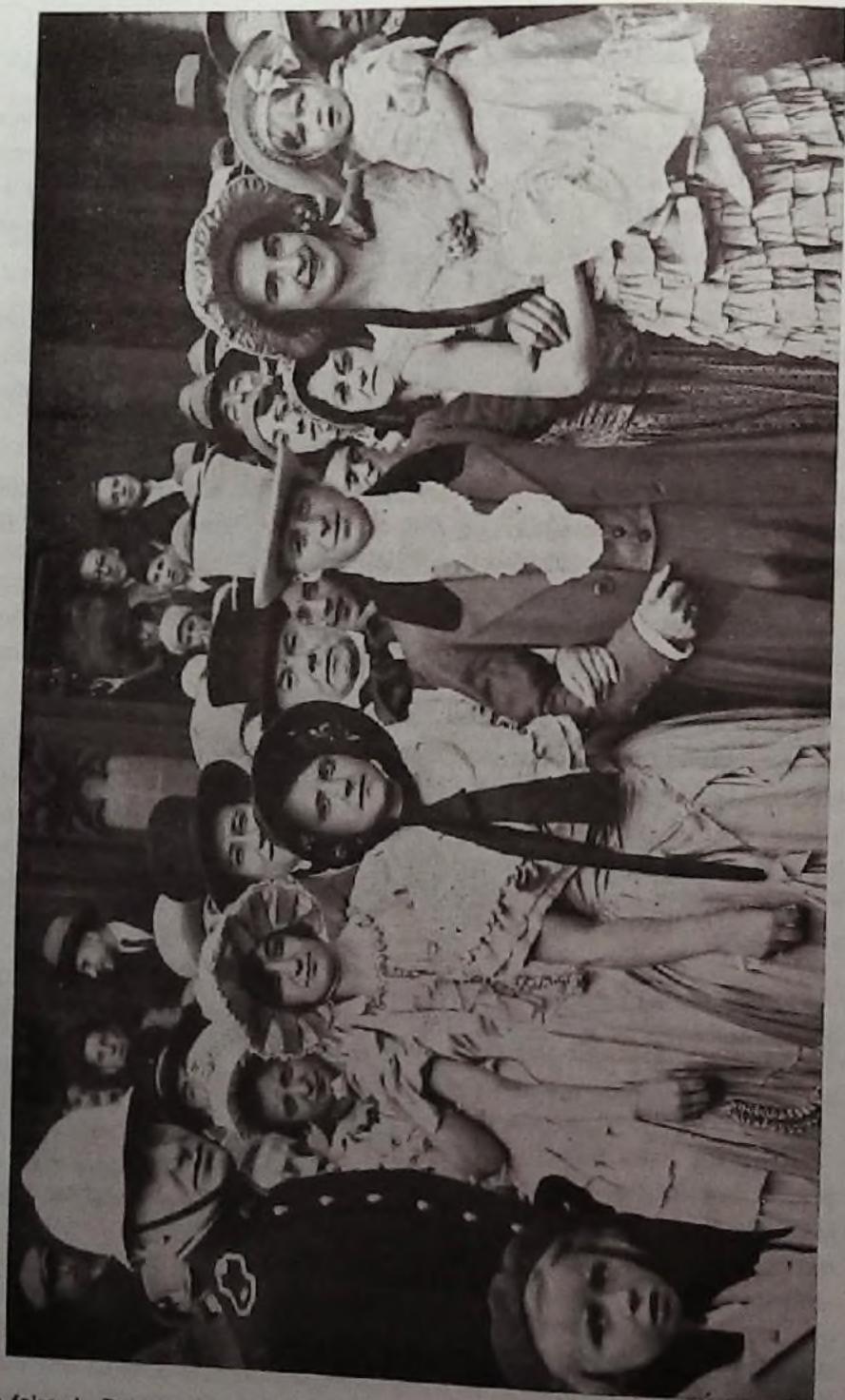
Les bibliothèques dites de *l'Heure joyeuse* incitaient à la lecture et les Grands Magasins, deux mois avant la *fête de Saint-Nicolas* montraient à leurs vitrines mille et un jouets suivant un large éventail de prix, depuis les minuscules autos à cent sous jusqu'à l'auto électrique en réduction, l'avion, l'hélicoptère, la gare à aiguillages et locomotives électriques, etc., etc...

Pour les adolescents le rêve réalisé fut d'abord un vélo, plus tard une moto, enfin la possession d'une auto, si possible une auto de sport.

Et aussi, depuis ces dernières années, la possession d'un transistor.

Suivant leurs moyens ils acquièrent ou se font offrir des livres de poche, des disques phonographiques ou un abonnement aux concerts de la *Société philharmonique de Bruxelles*, ou aux séances de films commentés de la série annuelle *d'Exploration du Monde*.

Beaucoup de jeunes gens et jeunes filles des athénées et lycées — ou autres établissements du niveau secondaire — sont membres des *Jeunesses musicales*, des *Jeunesses scientifiques* ou sont assidus aux *Concerts de Midi* (hebdomadaires) et aux *Midis de la Poésie*. D'autres sont inscrits dans les patrouilles de boys-scouts et girl-guides ou dans les équipes de Juniors secouristes de la Croix-Rouge de Belgique.



La foire de Bruxelles a été organisée pour la 1ère fois en 1880 par les commerçants du Boulevard du Midi à l'occasion du 50e anniversaire de l'indépendance. En 1882 la ville subsidia la 2e kermesse et depuis lors chaque année les forains viennent pour six semaines avec une centaine d'attractions au Boulevard du Midi, entre la Porte de Hal et la Porte de Ninove. Photo prise en 1922, lors de la réception des forains, en costume historique, à l'hôtel de Ville.

En bref, il n'ont que l'embarras du choix parmi cent « mouvements » ou groupements de jeunesse, ciné-clubs, patronages, etc.

### FETES PUBLIQUES

Sous l'Ancien Régime lors des grandes fêtes publiques on allumait des feux de joie aux carrefours et l'on illuminait les places à l'aide de tonnelets de poix enflammée fixés au sommet de perches. Le tout était généralement accompagné de lancement de fusées (*pheseyen*), de feux d'artifice, de décharges de mousqueterie et de sonneries de cloches.

Depuis l'accession de la Belgique à l'indépendance les plus grandes fêtes publiques périodiques sont les fêtes nationales. Ces fêtes de l'indépendance furent instaurées par le Congrès national sur proposition de Charles Rogier (décret du 19 juillet 1831). Pendant longtemps elles se célébrèrent au mois de septembre, commémorant ainsi les Quatre Glorieuses journées de septembre 1830.

Ce n'est qu'à partir de la promulgation de la loi du 9 mai 1890 que les fêtes nationales furent fixées au 21 juillet — en souvenir de l'inauguration solennelle du premier souverain national, le roi Léopold Ier.

En dépit de ce changement de calendrier, les fêtes nationales ont conservé leur sens primitif. A Bruxelles, leur programme ne varia guère au cours des décennies, comportant généralement, outre le Te Deum en la cathédrale Saint-Michel, le pavoisement des édifices publics et privés aux trois couleurs du drapeau national, la distribution de distinctions honorifiques, une revue des troupes, le défile des sociétés locales, des concerts publics sur les kiosques du Parc et de la Grand Place, des régates sur le canal de Willebroeck, des représentations dramatiques gratuites par des sociétés d'amateurs aux théâtres Flamand et du Parc, des concours de balle pelote, de balle au gant, de tir à l'arc et à l'arbalète, enfin une illumination générale.

### KERMESSES DE BRUXELLES

Le mot kermesse n'a été vulgarisé que depuis le XIXe siècle. Il dérive du flamand *kermis* ou *kerkmis* (messe d'église).

De tout temps les habitants de Bruxelles ont été amateurs de kermesses. Le romancier Camille Lemonnier a évoqué ce goût du populaire dans les termes suivants : « ...Qui n'a assisté à une de ces rigolades du peuple, qui n'a vu une de ces innombrables kermesses urbaines ne sait rien de la passion du Bruxellois pour la fête ».



Le monument à la « Gloire de la Marolle » se trouvait rue Wynants à Bruxelles. Depuis quelques années la bas-relief, dû au sculpteur Wolf (en bas à droite), attend un nouvel emplacement.



Le monument des Marolles fut inauguré le 2 juillet 1933 en présence d'une foule nombreuse.

C'est vainement que, par son décret du 11 février 1786, l'empereur Joseph II voulut que toutes les kermesses fussent célébrées un même jour, le second dimanche après Pâques. Déjà près de trois siècles auparavant l'empereur Charles-Quint avait sans plus de succès statué et ordonné « que toutes les fêtes, kermesses et ducasses » seraient tenues le même jour dans l'ensemble des Pays-Bas, par son ordonnance du 7 octobre 1531).

Les deux kermesses de Bruxelles, la petite et la grande se maintinrent donc à travers les siècles. La première avait lieu le dimanche avant la Pentecôte, lorsque se faisait la sortie de l'*Onnuegang*. La Grande Kermesse se célébrait le dimanche suivant la Sainte Marguerite, le 13 juillet à l'occasion de la fête du Saint-Sacrement-de-Miracle.

Depuis la fin du XIXe siècle la durée de la Grande Kermesse de Bruxelles fut portée à quatre semaines consécutives, à partir du jour qui précède la fête nationale (du 21 juillet).

Un membre de la Société de littérature, le nommé Ph. Gigot, notait en l'année 1817 le croquis suivant :

« C'est une fête où l'on va boire, manger, danser, chanter... On compte dans l'intérieur de Bruxelles et dans les environs, peut-être cent kermesses qui se suivent sans interruption. Il existe des gens qui ne manquent à aucune, qui brillent à toutes, et qui aimeraient mieux négliger les affaires les plus importantes que de n'y point paraître ; il y va de leur réputation ; ... vous saurez que l'on établit trois parties distinctes dans une kermesse, savoir : la kermesse proprement dite, le lundi de la kermesse des plies séchées), de *Kermesse del Blad* ou encore de *Kermesse des*

#### *Les fêtes de quartier.*

Chaque quartier de la Vieille Ville avait, en effet, sa kermesse particulière, distincte de la petite et de la grande kermesse de Bruxelles.

Celle du quartier de Notre-Dame-de-la-Chapelle fut toujours une des plus animées. Elle était connue sous le nom de *Schollekernnis* (kermesse des plies séchées), de *Kermesse del Blad* ou encore de *Kermesse des Marolles*.

On la célébrait le dimanche de la Sainte-Trinité (c'est-à-dire le dimanche suivant la Pentecôte). Elle succédait immédiatement à un pèlerinage en l'honneur de la Sainte-Croix en l'église Notre-Dame.

Autrefois les paysans des villages de la banlieue se pressaient nombreux à la messe de 4 heures du matin, puis entreprenaient un pèlerinage par les rues Haute, des Capucins, des Tanneurs, du Marché-au-Charbon et de la place Vieille-Halle-aux-Blés, revenant au sanctuaire porteurs de petits sachets remplis de farine blanche. L'offrande desdits sachets de farine devait avoir pour effet de les garantir contre un mal des yeux dit *de bloem op de oog* (*bloem* signifiant aussi farine, en flamand).

Autour de l'église s'allumaient des centaines de petites chandelles plantées sur de petites buttes de sable; en outre, une couronne d'étals de tartes aux prunes et de « scholles ».

La consommation de ces « scholles » altérant fort les gosiers l'on devine que la bière locale trouvait nombre de consommateurs. Aussi y avait-il d'habiles cabaretiers qui offraient gratuitement de petits morceaux de « scholle » à leurs clients. Façon originale de semer pour récolter, si on l'ose dire !

La *Kermesse de Notre-Dame-au-Rouge* dans le quartier de la rue d'Anderlecht) ne le cédait en rien à celle de la Chapelle pour l'entrain endiablé du populaire. Ici comme là les fanfares tonitruantes, les bals et les jeux les plus saugrenus mettaient la foule en liesse. Parmi ces jeux citons le *blinde trompetter* (trompette aveugle), *kwakkel in de mouche* (la caille dans la casquette) *wit en zivet* (blanc et noir), *broek over dré* (saute-mouton) pour les femmes, *poeter clascht af* (cheval fondu) pour les hommes et les femmes, la course dans les sacs à pommes de terre, la grimpe au mât de cocagne enduit de savon noir.

Ce dernier jeu, répandu dans d'autres pays, est à rapprocher de celui connu sous le nom de *bal op de boetjes*, particulier à l'ancien des bassins et du canal de Willebroeck. M.A. Dezone, collaborateur occasionnel du journal *La dernière Heure* l'a évoqué comme suit :

« Vers 1900, le canal allait jusqu'au Marché-au-Poissons (qui était alors situé sur le côté de l'église Sainte-Catherine). Tous les jeudis, je rôdais le long des berges, humant l'odeur du poisson. Plus loin se trouvait l'Entrepôt, aujourd'hui disparu. Dans un bassin proche, en juillet, chaque année les « vaartkapoenen » donnaient leur fête à laquelle assistaient le bourgmestre de Bruxelles et de nombreuses personnalités. »

« Devant la tribune se trouvait un bateau portant les débardeurs musclés et bronzés par le soleil. Le mât du bateau était incliné horizontalement vers l'eau et enduit de savon. A l'extrémité se trouvait un petit



Lors de la plantation du Meyboom, un cortège historique et folklorique est organisé dans le quartier. Dans un landau se trouvent l'empereur et l'impératrice des Compagnons de Saint-Laurent.



Les géants Mieke et Janneke, Bampa et Bama et les deux enfants, font partie du cortège du Meyboom, dans lequel il y a aussi la Roue de la Fortune tendis que les faux gendarmes sur des chevaux-godais bousculent le public.

panier contenant des balles blanches. »

« Il s'agissait, pour les débardeurs, de grimper le long du mât jusqu'au panier et d'en retirer les balles (« hal op de boetjes : balles sur les petits bateaux). »

On s'imagine aisément les exclamations joyeuses des spectateurs lorsque l'un ou l'autre des concurrents, incapable de se maintenir au mât glissant, tombait à l'eau !

*Kermesse du quartier de la rue du Marais (Meyboom) dit quartier Saint-Laurent.*

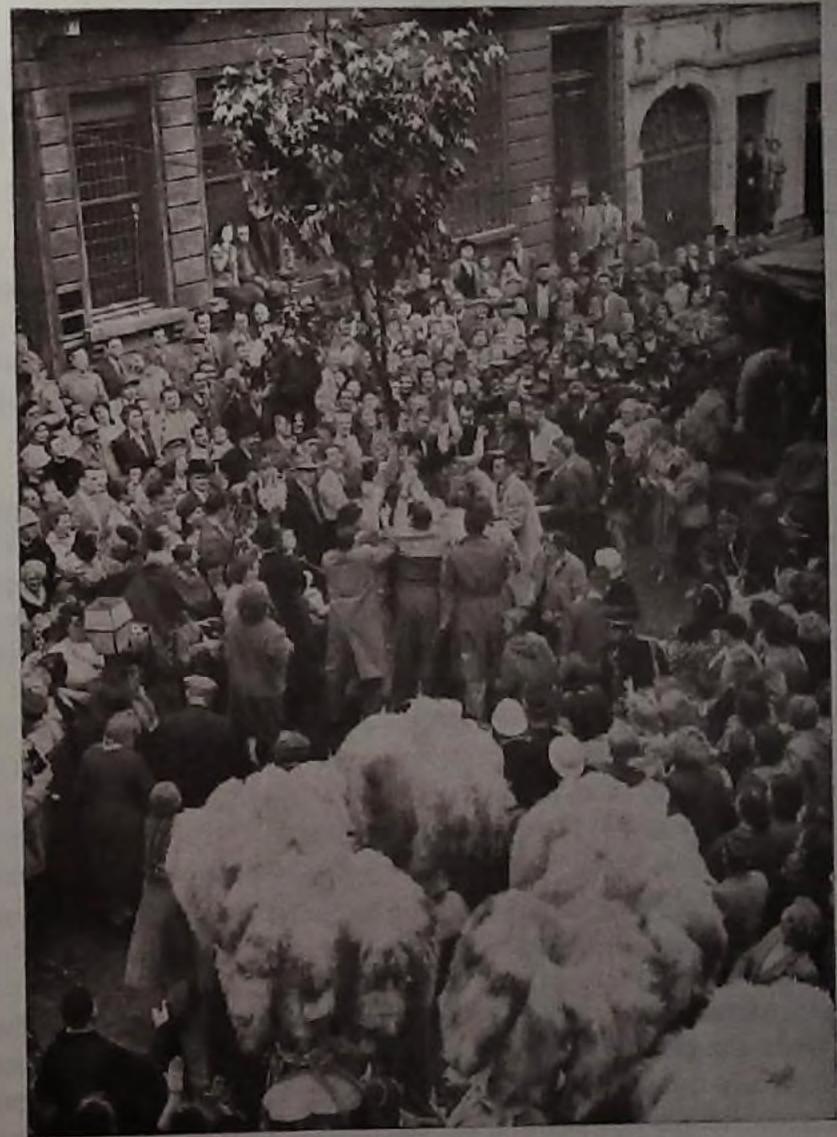
Tous les ans on plantait, et tous les ans on plante encore le *meyboom* (l'arbre de mai) au coin de la rue des Sables et de la rue du Marais et ce depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, suite au privilège qu'ils pourraient conserver tant que les Louvanistes ne viendraient pas enlever « l'arbre de mai le jour de la plantation, avant 7 h. du soir »... ce qui survint en l'année 1939. C'est pourquoi, le 9 août on plante un *meiboom* à Louvain et à Bruxelles.

F. SERVAIS, rendant compte dans le journal *Le Soir* de fêtes de la plantation du 637<sup>e</sup> *meyboom* dans le quartier de Saint-Laurent terminait son article par des regrets et une interrogation : « On peut regretter, disait-il, que les deux « *meybomen* » soient plantés, le même jour. Mais, pour éviter cela, il faudrait une entente. Et qui osera prendre l'initiative de pourparlers aussi hasardeux?... On frémit en pensant aux extrémités auxquelles pourraient en venir les deux parties en cause... comme en 1311 ».

Les *braderies* peuvent dans une certaine mesure être assimilées aux fêtes traditionnelles de quartier. Elles sont apparues et se sont multipliées au cours de ces toutes dernières décennies, la première en date étant probablement celle organisée en automne 1922 dans le quartier *Sainte-Catherine* dont l'ouverture fut honorée de la présence du bourgmestre.

Suivirent la braderie annuelle de la *chaussée d'Anvers*, celle de la *chaussée de Waterloo* (Saint-Gilles), celle de la rue Haute (dites Fêtes Breughel), et d'autres.

Les braderies bruxelloises sont strictement d'initiative privée mais sont encouragées par les Autorités municipales car si l'objectif est essentiellement commercial — la vente à l'étal à des prix réduits — l'opéra-



La plantation du Meyboom au coin de la rue du Marais et de la rue des Sables à Bruxelles, réunit chaque année la veille de Saint-Laurent (9 août) une foule sympathique dans le quartier des Bas-Fonds.

ration s'accompagne d'illuminations, de cortèges, de fanfares animant plusieurs soirs consécutifs des rues de plus en plus désertées en temps ordinaire.

Les *féeries lumineuses* et les *fêtes de l'îlot sacré n° 1* (dans le quartier de la rue des Bouchers) datent de ces toutes dernières années : elles visent le même objectif et bénéficient de la même bienveillance du Magistrat urbain soucieux de favoriser l'animation du soir dans le noyau de la cité.

Une initiative récente, due aux antiquaires, draine pas mal de curieux vers la place du Grand Sablon : c'est la *Foire des Antiquaires* où une vingtaine d'échoppes présentent la variété la plus étonnante de vieux ustensiles, de fauteuils, bahuts, secrétaires, gravures, sabres, casques, cuirasses, berceaux, lanternes, bougeoirs, etc.

Depuis ces toutes dernières années se tient aussi, pendant une dizaine de jours chaque année une autre *Foire des Antiquaires* où sont mises en vente des œuvres de haute qualité. En 1967 l'exposition fut ouverte en présence de la princesse de Ligne et du ministre de la Culture française, en la Salle Arlequin de la Galerie Louise. A partir de 1968 la Foire des Antiquaires se tiendra au Palais des Beaux-Arts.

#### Bal populaires.

Au cours des fêtes de quartier, le plus grand succès était assuré aux bals organisés dans des salles attenantes à certains estaminets.

Au cours du XIXe siècle, les fifres, cornemuseurs et violoneux d'antan furent remplacés par des joueurs de piston, de bugle, de trompette ou d'accordéon, puis par des orchestrons mécaniques, puis, au lendemain de la première guerre mondiale, par des orchestres de « jazz » américain.

Ce que l'on appelait « danse émancipée » au début du XXe siècle était connu sous le nom de « bal renversé » vers la fin du XIXe. Franz Mahutte, qui en a observé la pratique dans les salles fameuses du *Chasseur*, du *Mouton bleu* et autres de la rue Haute, la décrit en ces termes : « La femme invitait l'homme. Alors le danseur distingué levait, en pleine valse, sa danseuse par la taille et, sans qu'elle touchât le sol, la faisait tourner tournoyer éperdument ».

Les rixes entre hommes n'étaient pas rares et, souvent elles se réglaient dans la rue par un duel à coups de tête. Les deux adversaires se plaçaient d'abord dos à dos, s'écartaient l'un de l'autre d'un même nombre de pas, se retournaient l'un vers l'autre et se lançaient de toutes leurs forces, tête baissée, l'un vers l'autre. Si les crânes se heurtaient, l'un des deux, parfois tous deux tombaient à terre, la boîte crânienne fracturée.

Jusqu'au temps de la première guerre mondiale le populaire fréquentait, le dimanche, les bals organisés dans les guinguettes de Forest, de Koekelberg, d'Uccle, d'Ixelles, etc. Les jardins des guinguettes ayant disparu, ces distractions dominicales des jeunes citadins ont trouvé abri dans certaines « caves » et dans certains établissements spécialisés où l'éclairage est discret.

#### LES CHASSEURS DE PRINKERES

Dans le dialecte bruxellois les « *prinkeres* » sont les hannetons. On a beaucoup discuté au sujet de l'origine de ce mot bruxellois. Joe Dierix de ten Hamme donne l'explication suivante : « L'enfance — cet âge est sans pitié — a pour coutume d'envelopper le hanneton dans un cornet de papier, ne lui plaissant libres que les deux premières pattes. Alors la pauvre bestiole semble gesticuler de ces deux bras comme un prédicateur dans sa chaire. Chez les vieux Flamands, l'expression *preekheer* (ou *predikheer*) désignait un dominicain, un frère prêcheur, d'où, par corruption, les Marolliens ont fait *prinkhère*, ou hanneton prêcheur ».

On peut se demander, en effet, si le mot « *prinkheer* » ne dérive pas de l'expression par laquelle, au XVIe siècle, on désignait les prédicateurs protestants qui rassemblaient leurs sectateurs, clandestinement, sous le couvert des bois feuillus « *preekers in 't groen* »). Il y a lieu de remarquer à ce propos, que le hameau de Saint-Job à Uccle, vers lequel se rendaient annuellement les bandes joyeuses de *chasseurs de prinkhères*, se trouvait autrefois au sein du canton forestier dit *Heegde*, connu pour avoir servi de lieu de rendez-vous aux calvinistes bruxellois.

Quoi qu'il en soit de cette étymologie jusqu'au début du XXe siècle se perpétua une tradition qui, le deuxième dimanche du mois de mai, faisait affluer des centaines de citadins vers Saint-Job-Carloo (hameau d'Uccle).

De grand matin, Marolliens et Saint-Gillois des environs de la Porte de Hal, affublés d'uniformes militaires de fantaisie et armés de fusils et de sabres de bois, se groupaient par compagnies. Précédés de fanfares ils marchaient vers Saint-Job, non sans faire quelques haltes pour se rafraîchir le grosier.

Après avoir participé à la procession en l'honneur du saint guérisseur d'ulcères, les joyeux drilles multipliaient les libations, puis, le soir venu, remettaient le cap sur la ville, la carnassière — ou le vasculum — remplie de hannetons... achetés aux gamins du village.

Cette coutume burlesque aurait, dit-on, des origines fort anciennes, qui ont été rappelées par un érudit local, qui le Dr. Emile Vanderlinden. En résumé les voici :

Le pèlerinage à la chapelle placée sous le patronage de saint Job remonte à des siècles et fut toujours très fréquenté. Les confrères du Serment des Écrivains de Bruxelles y participaient en corps et, leurs dévotions religieuses accomplies, organisaient sur place, un brillant assaut d'armes.

Ils possédaient, d'ailleurs, à proximité du sanctuaire dédié à Job, une maison de campagne avec vastes dépendances.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les membres de la corporation des bouchers bruxellois, qui participaient régulièrement à la procession annuelle de saint Job (à Uccle-Carloo-Saint-Job) témoignaient de leur dévotion en se cotisant pour acheter une couronne en argent pour la statuette du saint et ils y firent graver leurs noms.

Lorsque les Républicains français, hostiles à toutes les coutumes d'Ancien Régime, eurent interdit le traditionnel cortège en armes vers le hameau ucclois les Marolliens ne manquèrent pas l'occasion de s'amuser à leurs dépens : remplaçant épées et fleurets par des sabres et des fusils de bois et, au surplus, s'affublant d'uniformes de brocante, ils renouèrent la tradition des confrères du serment dissout. « Quand on leur demandait ce qu'ils allaient faire ainsi équipés, ils répondaient qu'ils allaient combattre les « prinkères ».

Le souvenir de la véritable origine de cette « zwanze » bruxelloise finit par s'estomper à son tour et l'expédition annuelle ne fut plus qu'un

prétexte pour se rendre en bande à la campagne pour rigoler, boire et manger.

À une enquête auprès de ses abonnés, organisée par le journal bruxellois *La Dernière Heure*, M. Ch. Block, répondit en ces termes :

« Vers la mi-mai, avant la guerre, un cortège s'organisait aux environs de la Porte de Hal.

» Précédés de l'Harmonie de la garde-civique de Saint-Gilles, les « Chasseurs de Prinkères », habillés de blouses bleues, un mouchoir rouge autour du cou, un grand chapeau de paille sur la tête, en sautoir une boîte en fer (vasculum) et comme arme un filet, s'en allaient à la kermesse de Saint-Job-Uccle.

» Ils étaient suivis ou précédés du « 3<sup>e</sup> Guides », des soldats au figuré, qui avaient autour des reins un petit cheval en carton-pâte.

» Arrivés à Saint-Job, c'étaient des bandes folles qui s'en donnaient à cœur joie, buvaient de bonnes krieks, du bon faro et mangeaient des tartines au « plattekaas » (fromage blanc).

» La vieille place de Saint-Job, avec sa petite église, plus vieille encore, se remplissait de citadins des citadins des Marolles et de Saint-Gilles.

» Le soir venu, au son de la musique, ils revenaient en bande, en rapportant de gros bouquets de lilas et des « prinkères » (hannetons) que les gosses s'amusaient le lendemain, à faire voler, en chantant « *Vliege, vliege meuleke, da beestje zit op 't meuleke* » — vole, vole petit moulin; cette petite bête est sur le moulin... « Cela se passait vers 1900... »

Depuis la fin de la première guerre mondiale il ne subsiste plus trace de cette tradition. Le hameau de Saint-Job s'est d'ailleurs profondément transformé. On y chercherait en vain des vestiges de son passé rural. Relié à la ville par plusieurs lignes d'autobus et de tramways il s'est mué en quartier résidentiel.

## CARNAVAL

À Bruxelles, le Carnaval est mort. Avant la première guerre mondiale c'était une des fêtes les plus joyeuses de l'année. Au temps de la jeunesse



Dans le cortège de carnaval de 1954, se trouvaient les géants de Laeken, qui représentent tous des personnes populaires du quartier, encore en vie. Parmi ceux-ci le président du comité de la rue des Palais-outre-Pont, Joseph Van Cutsem, doyen des allumeurs de réverbères et conseiller communal.



En 1954 fut organisé à Bruxelles à l'occasion du carnaval, un cortège avec de nombreux chars. Après quelques années l'initiative fut abandonnée ainsi que le bal masqué traditionnel de la Monnaie. Pendant les jours du carnaval il n'y a plus que des enfants travestis qui déambulent avec leurs parents sur les boulevards du centre, du Nord à la Bourse.

de Pierre Tempels c'est-à-dire au début de notre indépendance nationale, le Carnaval était « illustré par les *compagnies* avec leur personnel obligatoire : les *pierrrots* jetant du son, les *ramoneurs* aux verges redoutées des femmes, les *monte-au-ciel* moralisateurs par le spectacle de la laideur de l'ivresse, une longue file de chevaliers et princesses, Turcs et bergères, dansant et chantant leurs chœurs malins soutenus par les crécelles des « *buit-carcasses* ». En tête marchait un rang d'arlequins, prévôts d'escrime, portant dans leurs palettes l'honneur de la compagnie. A la rencontre d'une autre compagnie l'assaut était obligé. Les chevaliers, Turcs, princesses et bergères formait le cercle, acclamant les beaux coups. Parfois les poings des chevaliers remplaçaient les palettes. Parfois les gardes-ville conduisaient les combattants à l'amigo, où ils se réconciliaient dans la paix de la nuit et d'une paillasse partagée. Le lendemain, la rue de l'Amigo était pleine de monde attendant les amis qui sortaient en costumes défratchis. »

Dans son « *Bruxelles d'autrefois* » Frans Fischer a décrit en ces termes, le carnaval bruxellois caractéristique du début du XXe siècle :

« Le prologue se jouait le dimanche précédant le Mardi-Gras. C'était le Petit Carnaval... réservé aux petits... La fille se moulait les mollets et les cuisses dans le pantalon du père, se dessinait au-dessus de la lèvre supérieure une moustache de cirage. Tandis que le pars ballonnait dans un caraco hombant sur des seins de copeaux et traînait dans la poussière et la boue la jupe trop longue et usagée de maman.

« Le Mardi-Gras était la journée prédestinée et privilégiée de la série joyeuse. Il y avait, l'après-midi, campo dans les boutiques et les ateliers... L'après-midi était réservé au « Cours », notre Corso à nous. En file interminable, défilaient ainsi, au milieu de la foule en liesse, des calèches, des berlines, des breaks et des camions chargés de personnages costumés et masqués qui goûtaient un évident plaisir à chanter, à gesticuler, à interpellier les spectateurs, leur lancer des quolibets... Le public, lui, s'amusait franchement, s'abandonnant à une joie bon enfant, et faisait un succès aux masques dont l'accoutrement était le plus imprévu, le plus drôle, le plus cocasse. Il réservait la palme au « scandale », aussi dénommé « vuil Jeannette », personnage typique du carnaval bruxellois.

« Le « scandale » évoquait par son aspect minable et sordide la silhouette de ces lamentables et grotesques pauvresses échappées de slums

» londoniens et que l'on voit traîner, pitoyables et caricaturales, aux portes des bars et des public-houses... Le scandale se promenait tout seul dans les groupes, entre les rangées de tables des cafés, interpellant ceux qui livraient passage à sa grotesque personne. Car le rôle comportait, avant tout, la pratique de l'intrigue, pour le scandale c'était révéler ou vanter les défauts ou les défaillances de ceux qu'il provoquait, sans discrétion. Pour mieux garder l'icognito que lui assurait son masque, il déguisait sa voix sous les accents de fausset. »

Pendant le carnaval des sociétés — l'Académie Culinaire, Les Gais Lurons, les Sans Nom, etc. donnaient des concerts dans les cafés, récoltant des dons en monnaie pour les pauvres.

En mars 1900 le bourgmestre prit un arrêté interdisant l'usage de martinets, de plumes de paon — dont on chatouillait le visage des passants — et aussi le jet de confettis dans les établissements publics. Un conseiller communal socialiste vitupéra le carnaval « prétexte d'orgies et de débauches ». Mais il ne parvint pas à convaincre ses collègues de faire « de notre belle capitale un silencieux héguinage ».

Après la première guerre mondiale un arrêté communal (de 1921) interdit le colportage des confettis, des plumes de paon, des martinets et, peu après (en 1924) la Conférence des Bourgmestres défendit le port du masque dans toutes les communes de l'Agglomération bruxelloise.

La seconde guerre mondiale donna le coup de grâce. Le Carnaval est mort et enterré.

## LUNDI PERDU

Jusqu'au début du XXe siècle le *lundi perdu* — c'est-à-dire le deuxième lundi de l'année nouvelle, était pour les ouvriers bruxellois un jour chômé.

Ce jour-là, les petits boutiquiers des quartiers populaires — cabaretiers, épiciers, charcutiers — offraient des étrennes en nature à leurs bons clients. Dès le matin l'on voyait des groupes d'ouvriers aller par les rues de cabaret en cabaret. Dès midi, l'absorption de multiples « gouttes » d'alcool ou de « pots » de lambic sucré faisait monter le diapason dans les rues.

Frans Fischer, dans son *Bruxelles d'autrefois* a décrit le lamentable tableau de cette orgie crapuleuse :

« C'était la fête des pochards, la beuverie organisée, sans soif et sans limite, aboutissant à l'abêtissement hagard, aux déjections écœurantes sur le pavé, aux rives brutales et parfois à d'atroces scènes de *delirium tremens*. Souvent avec les femmes et les enfants comme acolytes, parfois comme spectateurs affolés, mais presque toujours comme innocentes victimes ».

A titre d'illustration disons qu'en l'année 1892, le jour du lundi perdu, la prison bruxelloise connue sous le nom d'Amigo n'accueillait pas moins de 67 ivrognes. Deux ouvriers, pris de folie alcoolique en pleine rue, avaient dû être colloqués à l'hôpital Saint-Jean. Un autre avait été ramassé, ivremort, rue Royale, près de la Colonne du Congrès, un autre, rue de Brabant, avait été renversé par un camion et grièvement blessé à la tête ; un autre encore, rue de Schaerbeek, lui aussi en état d'ivresse, avait violemment battu sa femme, et les policiers avaient eu fort à faire pour soustraire la victime aux brutalités de la « bête humaine ».

Grâce à l'action conjuguée de l'éducation donnée par l'école et par les syndicats ouvriers la dégradante coutume du lundi perdu perdit progressivement de sa vogue. Elle a complètement disparu depuis près d'un demi-siècle. Nul ne l'a jamais regrettée.

## LE FOLKLORE RELIGIEUX

La population bruxelloise s'est longtemps distinguée par une solide foi chrétienne, laquelle s'est manifestée de manières diverses : l'érection d'églises et de chapelles, l'organisation de processions et de pèlerinages, la constitution de confréries, la célébration de messes anniversaires et la fréquentation assidue de la messe dominicale.

Chaque confrérie, chaque métier, chaque chambre de rhétorique avait son saint patron. Tous les ans les membres de ces associations s'assemblaient dans une chapelle ou une église déterminée pour honorer le protecteur céleste.

Cette tradition médiévale s'est plus ou moins maintenue. C'est ainsi que les orfèvres, les serruriers et les fondeurs assistent annuellement à la

messe de saint Eloy, leur patron, en l'église Notre-Dame-des-Victoires au Sablon. Avant la première guerre mondiale les maréchaux-ferrants du régiment des Guides et des régiments d'artillerie à cheval assistaient en compagnie des membres de l'archiconfrérie des saints Eloy et Guidon — créée voici près de trois siècles par le personnel des écuries des archiducs Albert et Isabelle — à la messe annuelle. Supprimé par les Républicains français l'archiconfrérie en cause avait été reconstituée dès l'année 1803 par les soins du duc d'Ursel.

Chaque année, en la collégiale Saint-Gudule (notre actuelle cathédrale Saint-Michel) était célébrée une fête dite fête des fous. Y participaient tous les clercs ainsi que les choraux. L'un de ces derniers, choisi par ses camarades, revêtait alors des habits sacerdotaux et, pour toute la journée, jouait son rôle de maître des lieux.

#### CALENDRIER FOLKLORIQUE RELIGIEUX

2 février :

*Septuagésime (en flamand Onze-Lieve-Vrouw Lichtmis)*. Ce jour, en l'église Saint-Nicolas, un cierge allumé est placé, dans la main droite de Notre Dame de la Paix et les fidèles se pressent, plus nombreux que de coutume, autour de la statuette de la Vierge.

Jeudi-Saint :

Reinsberg-Duringsfeld rapporte qu'autrefois les Gouverneurs généraux des Pays-Bas allaient, le Jeudi Saint, visiter les principales églises de la Capitale, en compagnie de toute la Cour, de la noblesse, des archers et des haliebardiens de la garde.

Lundi de la Pentecôte :

Ce jour-là l'amman de Bruxelles se rendait à une petite chapelle située au lieu-dit *Het Coopken*, à mille pas environ de l'abbaye de la Cambre, pour y rencontrer les reliques de Notre-Dame de Basse-Wavre. Lesdites reliques reposèrent longtemps dans l'église Saint-Nicolas.

26 juillet :

À la Sainte-Anne, nombre de futures mères allaient à l'église Notre-Dame de la Chapelle pour se faire bénir devant les reliques de la mère de la Vierge.

1er octobre :

C'est la fête de saint Bavon, dite *Bamis* en flamand. Autrefois les gens du quartier des Marolles se rendaient, ce jour-là, à Neder-Zelick et à Dilbeek pour y faire ripaille, d'où le nom de « *smochterkermis* » (qui signifie « la kermesse des bâfreurs »). Une dent dorée était donnée en grande cérémonie, en guise de prix, à celui qui avait mangé la plus grande quantité, et on lui décernait le titre d'honneur de « *fretter* » (bâfreur).

Ce même jour, dans la paroisse de Saint-Nicolas, se déroulait une manifestation bizarre : après la grand messe, des sacs de noix étaient vidés de haut de la tour de l'édifice. Une masse grouillante et piaillante de gosses se trouvait assemblée au pied de la tour pour se disputer le plus grand nombre possible de noix.

1er novembre :

La Toussaint — fête de tous les saints — fait toujours, comme par le passé, s'assembler des foules recueillies dans tous les cimetières de l'Agglomération. Les bourgmestre et échevins de la Capitale, en uniforme ne manquent jamais d'être présents au cimetière d'Evere.

Dans les vieilles familles bruxelloises l'on a conservé l'habitude de manger des crêpes le jour de la Toussaint.

3 novembre :

Depuis fort longtemps et jusqu'au temps présent on célèbre le jour de la Saint-Hubert une messe chantée, avec accompagnement de sonneries de cors de chasse en l'église Notre-Dame-des-Victoires au Sablon. Un nombreux public auquel se mêlent des membres de la noblesse, assiste généralement à la cérémonie. La statue du saint est ce jour-là ornée de fleurs.

11 novembre :

L'anniversaire de la conclusion de l'armistice du 11 novembre 1918 est solennellement célébré à la cathédrale et dans maintes églises de la Capitale. Des fleurs et des couronnes sont déposées à la tombe du soldat inconnu, au pied de la colonne du Congrès.

15 novembre :

Un Te Deum est célébré le 15 novembre, jour de la fête du roi, en la cathédrale Saint-Michel.

#### 4 décembre :

Sainte Barbe, patronne des mineurs et des artilleurs est honorée le 4 décembre. Cette fête était autrefois l'occasion d'agapes collectives ; sans doute l'est-elle encore maintenant.

#### 6 décembre :

Le 6 décembre est célébrée la fête de saint Nicolas, protecteur des enfants. Sauf les tout petits il n'est plus guère d'enfants bruxellois qui croient encore que le bon saint vient déposer firandises et jouets dans les petits souliers qu'ils ont déposés la veille, avec une assiettée de carottes pour l'âne du saint, car déjà des semaines auparavant un personnage figurant le saint a fait son entrée sensationnelle dans la ville et on a pu le voir... et le toucher... dans plusieurs des grands magasins du centre de la ville.

#### 25 décembre :

Beaucoup de Bruxellois ont conservé l'habitude d'assister à la messe de minuit, à Noël et, dans les anciennes familles catholiques, est offerte aux enfants une petite crèche où l'enfant Jésus repose sur la paille, entre l'âne et le bœuf, sous le regard adorant de sa mère.

Le sapin du Syndicat d'initiative — plantation d'un grand sapin de Finlande ou des Ardennes luxembourgeoises au centre de la Grand Place, avec distribution de jouets et de friandises aux bambins des écoles communales.

### PROCESSIONS RELIGIEUSES

Les processions religieuses ont été nombreuses autrefois, plus nombreuses qu'aujourd'hui et assurément plus assidûment suivies par le populaire. Il est vrai que les calamités publiques — épidémies, guerres et famines — accablèrent souvent nos ancêtres.

Une statue de la Vierge, placée en 1625 sur la Maison du Roi par l'archiduchesse Isabelle portait deux inscriptions dont l'une est fort significative à cet égard : « *A peste fame et bello libera nos Maria Pacis* » (De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous Marie de la Paix).

Sous l'Ancien Régime les corporations des métiers bruxellois étaient tenues de participer :

— à la procession de Notre-Dame-des-Victoires au Sablon dite Ommegang (voir plus loin),

- à la procession de Saint-Jean, sortant de l'église Sainte-Catherine,
- à la procession du Saint-Sacrement de Miracle sortant de la collégiale Sainte-Gudule (voir plus loin), et
- à la procession de saint-Michel, patron de la cité.

L'Ommegang est, de toutes les processions bruxelloises, la plus célèbre. Le mot ommegang est fait de *om* : autour, et de *gaan* : aller; il signifie donc littéralement « aller autour », parcourir un circuit autrement dit aller en procession suivant un itinéraire à partir d'un certain point.

Ommegang est le nom donné, à Bruxelles, à la procession solennelle organisée annuellement à partir de l'église Notre-Dame-du-Sablon; procession autrefois escortée par les serments militaires, les membres des corporations de métiers, des lignages et du Magistrat urbain. Elle groupait aussi des chars allégoriques, des animaux vivants, des géants.

Traditionnellement l'Ommegang sortait le premier dimanche avant la Pentecôte. Son organisation appartenait aux maîtres de fabrique de l'église Notre-Dame. Ces maîtres devaient rendre compte au Magistrat de la somme consacrée aux dépenses... car la Ville subventionnait, tenant compte du fait que la procession attirait grande affluence de fidèles et de curieux, de sorte que le revenu des accises sur la bière et le vin s'en ressentait favorablement. Outre la subvention su dite la Ville engageait des frais divers, notamment pour la décoration des rues parcourues, celle de l'hôtel de ville, etc.

L'Ommegang de l'année 1549 — auquel assistèrent l'empereur Charles-Quint, son fils Philippe, les reines et leurs dames d'honneur — est demeuré célèbre grâce à la description minutieuse d'un témoin oculaire, l'Espagnol Juan Calvete de Estrella.

Ci-après des extraits de cette description :

« La procession que la Ville faisait ce jour-là sortit sur les huit heures du matin de l'église Notre-Dame-du-Sablon en bel ordre et avec un grand concours du clergé et du peuple. L'empereur étant avec les reines et le prince aux fenêtres de la maison de ville, ils virent défilier d'abord sur la place quelque deux cents hommes, marchant par trois, bien équipés, armés de corselets et de piques et fort bien accoutrés de bleu, de blanc et de rouge, avec leurs enseignes, leurs fifres et leurs tambours aux memes couleurs. L'avant-garde était composée de nombreux hallebardiers et d'autres soldats armés d'épées à deux mains; après eux passa une autre troupe d'arquebusiers vêtus de blanc et derrière eux une compagnie d'ar-

balétriers, la première en costume blanc et rouge, la seconde portant des corselets et un costume entièrement vert. On vit défilé avec un ensemble et un ordre parfaits, un grand nombre de jeunes gens montés sur des chevaux de prix richement harnachés vêtus de soie de différentes couleurs et portant des sceptres et des couronnes duciales : ils représentaient tous les ducs qui se sont succédé dans le Brabant depuis le premier jusqu'au grand empereur Charles-Quint. Devant chacun d'eux on portait un étendard accompagné de trois ou quatre hommes d'armes, et ils étaient suivis chacun d'autant de pages également à cheval et portant les mêmes couleurs que le duc. Passèrent ensuite les corps de métiers au nombre de cinquante-deux, chacun précédé de ses insignes suspendue à deux longues hampes surmontées de l'image du saint patron de chaque métier ou confrérie. Puis s'avancèrent les chars de triomphe sur lesquels on représentait les fêtes principales de N.S. Jésus-Christ et de la sainte Vierge, sa mère, outre diverses espèces de jeux, d'allégories et de travestissements. Le premier groupe qui se présenta figurait le diable sous la forme d'un taureau furieux lâchant une pluie de fusées par ses cornes, entre lesquelles était assis un autre diable : il était mené en laisse par un valet déguisé en loup, monté sur un petit cheval. Venait ensuite, immédiatement après ceux-ci, l'archange saint Michel, couvert d'une armure brillante, brandissant dans la main droite son épée et tenant de la gauche la balance et les poids symboliques. On voit ensuite s'avancer une musique de façon et d'invention bien étranges. Un jeune garçon travesti en ours était assis sur un char où il touchait de l'orgue. Dans le corps de cet instrument, on avait remplacé les tuyaux par des chats vivants dont les queues dressées en l'air correspondaient aux touches du clavier, de façon que l'ours, en appuyant sur celles-ci, tirait les queues des chats dans une certaine mesure proportionnée à l'effet qu'on voulait obtenir, plus ou moins fort : les animaux se sentant tirés par la queue poussaient des miaulements en rapport avec les douleurs qu'ils éprouvaient, et de ces cris graves ou aigus il résultait des accords qui ne manquaient pas de justesse ni surtout d'originalité et d'étrangeté. Venait ensuite une farandole de singes, d'ours, de loups, de cerfs et d'autres animaux sauvages, dansant autour d'une cage hissée sur un char trainé par un cheval. Dans la cage un singe et une guenon jouaient d'une vielle, au son de laquelle dansaient ces personnages déguisés en divers animaux, qui représentaient la métamorphose des compagnons d'Ulysse transformés en bêtes par la grande enchantresse Circé, fille du Soleil et de Persée, issue de l'Océan. Tout autour de la cage étaient suspendus des pies et des renards. Ce char était suivi par un géant et une géante d'une stature colossale, dansant au son d'une trompette qui les précédait et suivis d'une nourrice allaitant et berçant dans ses

bras un poupon gigantesque et d'aspect sauvage; puis on vit passer un énorme cheval ailé, figurant le célèbre Pégase qui emporta Bellérophon dans les airs lorsqu'il alla détruire en Lycie le monstre épouvantable de la Chimère : sur son dos chevauchaient quatre enfants (Il s'agit des Quatre Fils Aymon) couverts d'armures brillantes : ils avaient des chapeaux d'écarlate à plumes blanches et brandissaient les épées nues qu'il entrochoquaient en cadence pour accompagner un chœur qui se chantait en flamand. Après Pégase suivait un chameau qui portait sur son échine un arbre artificiel dont le tronc projetait des branches terminées chacune par un siège dans lequel était assis un tout petit enfant; il y en avait ainsi onze tous nus, perchés sur les rameaux et conservant un visage calme et grave qu'on ne se lassait pas d'admirer chez ces petits êtres si jeunes, car le plus âgé d'entre eux n'avait pas quatre ans; ils représentaient l'arbre généalogique et la lignée royale des ancêtres de la sainte Vierge. Derrière le chameau marchait un griffon très grand et terrible monté par huit petits enfants et suivi par une foule d'autres, les uns nus comme des Indiens, juchés sur de grands chevaux et des chameaux, les autres bien habillés de blanc avec des ailes et des étoiles de diverses couleurs comme des anges. Un effroyable serpent se traînait à leur suite vomissant des langues de feu et des fusées par la bouche dans toutes les directions. Après tous ces jeux et ces inventions plaisantes, commencèrent à défilé les chars de triomphe richement décorés, chargés de musiciens habiles, de chanteurs et de beaux personnages vivants qui représentaient des mystères au son des instruments. Le premier char portait une tribune formée de quatre colonnes doriques soutenant un dôme en forme de couronne surmonté d'un ange vêtu de blanc; dans la tribune et sur les colonnes d'autres petits enfants déguisés en anges chantaient avec des voix d'une exquise douceur. Au milieu était une jeune fille très belle vêtue de blanc, qui représentait la conception, la naissance et l'enfance de Notre Dame. Sur le char suivant on voyait un arbre avec des rameaux qui partaient du tronc, dans le genre de celui du chameau dont nous avons parlé un peu plus du haut avec des sièges sur toutes les branches du haut en bas : chacun de ces sièges il y avait un petit enfant et, au sommet de l'arbre, une charmante jeune fille, vêtue de blanc, portant dans ses bras un tout petit enfant; ce groupe représentait la sainte Vierge et l'enfant Jésus, et les autres enfants représentaient les cousins de celui-ci, fils des autres Mariés. La présentation de la sainte Vierge au temple formait le sujet du char suivant, dans lequel une jeune fille d'une admirable beauté jouait le rôle principal. Immédiatement après passa un autre char avec le mystère de la salutation angélique : l'archange Gabriel était un jeune garçon frais et blond, vêtu de blanc, et la sainte Vierge une très belle jeune fille vêtue de taffetas blanc : elle se tenait à genoux

avec un livre dans les mains et l'on était ravi de voir la modestie de son maintien et la candeur de son visage. Le char suivant représentait la Nativité de l'enfant Jésus avec beaucoup de naturel le nouveau-né était couché sur un peu de foin dans une crèche, devant laquelle était agenouillée sa mère, représentée par une très belle personne. A côté, on voyait le vieux saint Joseph, et près de l'enfant les animaux qui paraissaient le réchauffer de leur haleine. Un autre char suivait, chargé de bergers et d'enfants déguisés en anges, tout habillés de blanc, qui chantaient Gloria in excelsis Deo. Autour du char d'autres petits enfants au nombre de onze, cheminaient à cheval déguisés en anges et se réjouissaient de la naissance du Christ.

Le char suivant était le mystère de la circoncision : un autre celui de l'adoration des rois mages guidés par l'étoile, venant offrir l'encens, la myrrhe et l'or : la Vierge, tenant son enfant dans ses bras, recevait les hommages des rois avec une dignité à la fois imposante et modeste ; à la vérité, les jeunes filles qui devaient représenter la sainte Vierge dans tous ces rôles, se distinguaient par leur grâce, leur modestie, et leur beauté. Trois chars se succédèrent ensuite, représentant l'un la fête de la purification, le second la résurrection de Jésus-Christ et son apparition à la Vierge et aux trois Maries et le troisième sa glorieuse ascension en présence de la Sainte Vierge et des Apôtres. Puis s'avancça un grand char avec les douze Apôtres et, au milieu d'eux, une très belle jeune fille vêtue de satin blanc, entourée d'une foule d'anges qui faisaient entendre des chants délicieux et la soulevaient en l'air. Derrière ce char marchaient ceux de la Ville, bourgeois marchands et docteurs, puis les bourgmestres, auditeurs, conseillers, receveurs, pensionnaires et les autres officiers du conseil général de la ville ; derrière eux, les ordres précédés des croix et des bannières, les dominicains, franciscains et carmes ; puis le clergé des paroisses, avec ses croix, en chapes magnifiques de brocart et de soie, portant une châsse d'argent contenant le corps de sainte Gudule. Derrière le clergé venait un grand nombre d'abbés en habits pontificaux, avec leurs crosses et leurs mitres, et enfin, à la suite de tous les autres le curé du Sablon, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre portant la statue de Notre Dame. Il était plus de midi quand le cortège cessa de défiler devant la maison de ville et retourna au Sablon d'où il était parti... »

Denis Van Alsloot, peintre attiré des archiducs Albert et Isabelle, fut chargé de figurer en une série de tableaux l'Ommegang du 31 mai 1615. Quatre desdits tableaux sont conservés, deux au musée du Prado (à Madrid) et deux à Londres (au musée Victoria et Albert). Le romancier Camille Lemonnier a décrit avec amour la joie du populaire assistant à la sortie annuelle des géants de l'Ommegang :

« Quand, balancés et sautillants par-dessus la foule, Jan et Mieke apparaissent avec leurs faces poupines et peinturlurées, tous les visages se dérident et l'on se sent soi-même un peu de la grande famille. Mais, comme toutes les familles, celle-ci a eu à souffrir des temps : Jan et Mieke sont les survivants d'une lignée qui comptait encore en 1785, lors du jubilé en l'honneur du Sacrement des Miracles, le Petit Jean, le Petit Pierre, le Petit Michel, Gudule et Jean de Nivelles, le Sultan et la Sultane, Papa et Maman. C'étaient, avec saint Michel terrassant son dragon à la pointe de la fleche, les vrais enfants de Bruxelles, des enfants gras, dodus, énormes, allaités aux mamelles de la fantaisie la plus truculente. On était fier à les voir faire des grâces sous leurs bourrelets de bébés ; ils avaient été l'amusement des kermesses de la maison de Bourgogne ; dans le plaisir des gens d'aujourd'hui se reconnaissait la jovialité épaisse des ancêtres pour leurs saltations de colosses en belle humeur. »

Au XXe siècle s'est créée à Bruxelles une Société de l'Ommegang à qui l'on doit la reconstitution de l'Ommegang en diverses circonstances solennelles (par exemple à l'occasion de l'Exposition internationale et universelle de l'année 1958). Au premier rang des artisans de ces reconstitutions signalons l'abbé Desmet, le folkloriste Albert Marinus et l'historien d'art Léo Van Puyvelde.

La Société de l'Ommegang a aujourd'hui son siège dans la belle demeure patricienne dite Maison de la Bellone (rue de Flandre).

#### *Procession du Saint-Sacrement de Miracle :*

Le Saint-Sacrement de Miracle c'est le nom que les Bruxellois donnent, depuis 1370, au culte des hosties miraculeuses qui, percées de coups de poignard par des juifs, auraient versé des gouttes du sang du Christ.

Depuis 1532 (c'est-à-dire depuis le règne de l'empereur Charles-Quint) une procession dite du Saint-Sacrement de Miracle sort le jour de la Grande Kermesse de Bruxelles. Durant tout l'Ancien Régime, les membres des administrations publiques et les troupes de la garnison la suivirent chaque année.

A l'occasion des jubilés — célébrés tous les quarts de siècle — cette procession prenait un caractère particulièrement fastueux, attirant alors des foules d'étrangers dans la cité vibrante d'oriflammes. Au mois de juillet 1720, lors du jubilé du 350e anniversaire de la cérémonie, d'innombrables pèlerins n'ayant pu trouver de gîte durent coucher à la belle étoile.

Dans le « trésor » de la cathédrale Saint-Michel sont conservées six tapisseries de haute lisse représentant :

— la profanation des hosties par le poignard des juifs dans leur synagogue de la rue des Sois ;

— la remise des hosties miraculeuses par Jeanne Baers, veuve Rosseels, à l'archevêque Hauchin, le 6 juillet 1525 ;

— le vol des saintes hosties dans la chapelle de Sainte-Catherine, à Bruxelles ;

— la punition des juifs, leur supplice par le feu sur le Wollendries (Pré aux laines) ;

— le premier transport des hosties miraculeuses de l'église Notre-Dame de la Chapelle à la collégiale des S.S. Michel et Gudule, en 1370, par Mgr Godefroid De Vos, abbé de Grimberghen, accompagné des ducs Jeanne et Wenceslas de Brabant ;

— le transport processionnel des hosties à la collégiale.

Quatre d'entre elles furent exécutées, en 1785, par Gaspar Van der Borgh, pour compte du chapitre des chanoines.

#### *Procession de sainte Wilgeforte :*

Une procession curieuse et fort populaire jusqu'en 1726 était celle de la sainte barbue ayant nom Wilgeforte ou encore Oncommer, particulièrement honorée en l'église Notre-Dame de Bon-Secours.

Elle sortait le dimanche après la Saint-Jacques (le 25 juillet).

#### PELERINAGES.

Dans ce qui constitue aujourd'hui l'Agglomération bruxelloise, il y eut dès le XI<sup>e</sup> siècle, les pèlerinages à sainte Gudule, à saint Guidon d'Anderlecht — protecteur des chevaux et des bestiaux —, à la sainte Alène de Forest — implorée pour la guérison des maux de dents — à Notre Dame de Laeken.

Au XII<sup>e</sup> siècle (1170-1174) l'évêque de Cambrai approuve la procession des Bruxellois à l'abbaye de Bigard, le mercredi de la Pentecôte.

Au XIII<sup>e</sup> siècle les pèlerins affluaient nombreux à Notre-Dame-de-la-Chapelle et à Saint-Jacques-sur-Coudenberg où, selon la tradition, un duc de Brabant, retour de la Croisade, avait déposé quelques parcelles de la Sainte Croix.

A partir du siècle suivant fleurit en l'église Saint-Nicolas, le culte d'une madone miraculeuse dite Notre-Dame-de-la-Paix.

De la même époque date le culte de Notre-Dame-sur-la-Branche (Onze Lieve Vrouw op 't stoeken) en l'église du Sablon.

En 1455 naquit le pèlerinage à Notre-Dame de Scheut (Anderlecht).

Au XVII<sup>e</sup> siècle l'Archiduchesse Isabelle favorisa particulièrement le pèlerinage à Notre-Dame de Laeken.

Notons qu'à partir de cette époque de Contre-Réforme beaucoup de Bruxellois participèrent à des pèlerinages à Saint-Job (Uccle), à Notre-Dame d'Alseberg, à Notre-Dame de Hal, voire au pèlerinage de Scherpenheuvel (Montaigu).

#### *— Le pèlerinage à Notre-Dame de Laeken :*

Ce pèlerinage qui, nous l'avons dit, remonte au XI<sup>e</sup> siècle, acquit une très grande notoriété à partir du moment où l'archiduchesse Isabelle s'y rendit, accompagnée des dames de sa Cour et de plus de quatre cents béguines (en 1625).

Depuis lors la route reliant Bruxelles au petit village de Laeken fut de plus en plus fréquentée. De place en place furent dressées de petites chapelles, notamment le long de la section dénommée *Allée Verte*, parallèle au canal de Willebroeck. Quelques familles nobles, de riches bourgeois bruxellois et les « Nations » contribuèrent financièrement à payer, avec l'archiduchesse, les frais d'érection de ces petits monuments votifs — dont les plans furent dessinés par l'architecte Jacques Francquart.

La procession du 5 juin 1652 est mémorable. Cette fois on transporta la statue de la Vierge de Laeken en grande pompe à la collégiale Sainte-Gudule pour obtenir que tombe enfin la pluie. L'archevêque Jacques Boonen en personne « conjura le Tout-Puissant de verser sur son troupeau la rosée de ses miséricordes ».

#### *— Le pèlerinage à Saint-Pierre d'Anderlecht :*

Autrefois, le lundi de la Pentecôte, les pèlerins étaient toujours nombreux à l'église Saint-Pierre d'Anderlecht où reposent les reliques de saint Guidon. Après avoir assisté à la messe ils faisaient trois fois le tour de la statue du saint, touchant légèrement le bord de sa robe, puis ils se ren-

daient dans la crypte du sanctuaire.

Mais la principale caractéristique de la procession d'Anderlecht était la participation de jeunes paysans qui, vers midi, organisaient une course à cheval autour de l'église, le vainqueur de la compétition étant admis à pénétrer, à cheval, dans l'église où des prêtres l'accueillaient en grande cérémonie et lui ceignaient le front d'une couronne de roses.

Maurice des Ombiaux a évoqué ces scènes dans des pages colorées sous le titre « *Saint Guidon d'Anderlecht* ». Un tableau dû au pinceau de Charles Degroux (au Musée d'art moderne de Bruxelles, représente également une des scènes de cette cérémonie).

Au XIX<sup>e</sup> siècle l'on vit régulièrement, le troisième jour de Pentecôte, les membres de la confrérie des cochers bruxellois venir faire leurs dévotions au sanctuaire de saint Guidon protecteur des chevaux.

— *Le pèlerinage à Notre-Dame de Scheut (Anderlecht)* :

D'après la tradition, un certain Pierre d'Asse planta un tilleul au lieu-dit *Hoge Couter* sis au hameau de Scheut. Trois ans plus tard il y accrocha une statuette de la Vierge Marie. Ces faits se seraient passés vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

Puis une femme dévote prétendit que la Vierge lui était apparue et lui aurait recommandé la construction d'une chapelle pour abriter la statuette. Des sommes furent recueillies à cet effet, de sorte que dès 1451, le comte de Charolais, fils du Grand Duc Philippe-le-Bon, pouvait venir procéder à la pose de la première pierre de la Chapelle de Scheut.

Depuis, et durant tout l'Ancien Régime, Notre-Dame-de-Scheut fut un lieu de pèlerinage vers lequel affluaient des croyants de tous les villages de la région.

En 1783 la chapelle fut fermée par ordre de l'empereur Joseph II et, quelques dix ans plus tard, les Républicains français la firent démolir. Mais l'image miraculeuse avait été sauvée à temps et offerte à l'église Saint-Pierre d'Anderlecht.

— *Le pèlerinage à Notre-Dame de Hal* :

Nous recopions ici tout simplement des extraits d'une chronique de feu notre ami Albert Guislain :

« Louis Hymans raconte qu'il y a près de cent ans, un tireur de vins inaugura la grande époque des cavalcades. C'est le précurseur. Il fut maintes fois imité. Ce gaillard, qui habitait rue de la Prévoyance et y exerçait son métier de façon ponctuelle toute l'année, lâchait ses tonneaux, ses bouteilles et ses bouchons pour enfourcher un cheval et se donner des airs d'imperator, le jour que marquait la fête de son quartier.

« Sonville faisait amener sa monture devant sa demeure par des piqueurs. Il l'avait choisie avec soin, la veille, chez le louageur de la rue aux Laines. Vêtu d'un habit bleu à boutons dorés et à longues basques, laissé pour compte de quelque colonel du Directoire, chaussé de bottes à revers, il ressemblait à un maréchal d'Empire. Il ceignait, comme il se doit, une large écharpe tricolore et portait un grand sabre au côté.

« Ainsi affublé, il s'en allait avec un nombreux état-major et une garde personnelle. On eût dit l'escorte d'un roi du Zoulouland ou de la Terre-de-Feu. Il n'y avait que Sonville, et ses compagnons, pour ne pas sourire. Suivait cette phalange hétéroclite, l'armée la plus extravagante du monde. Venaient, à la queue-leu-leu, une demi-douzaine de grandes berlines. Ces voitures transportaient les femmes des officiers et des notables, ainsi que leur progéniture. Des rubans et des pleurs à leurs fouets, les automédons étaient chargés de paniers et de bouteilles. La troupe emportait tout ce qu'il fallait pour ne mourir ni de faim ni de soif, tout au long de la route. Derrière les voitures marchaient la plèbe des infirmes, les cagneux, les béquillards, les culs-de-jatte, les manchots, les estropiés. Ce curieux pèlerinage, car c'en était un, à travers Saint-Gilles, Forest, Ruysbroeck, Buysingen, villages lavés au lait de chaux, s'acheminait, bourdonnant, jacassant et chantant, vers la Vierge aux boulets, vers la Madone aux traits de moricaude, vers Notre-Dame de Hal ».

Au retour tous les pèlerins portaient, autour du cou, des petits pains dits « mastelles », d'où le nom de *Mastellebrug* (Pont des Mastelles) donné à un pont sur la Senne, à la limite de Ruysbroeck et Drogenbos.

— *Pèlerinage des épileptiques à Saint-Jean-Baptiste de Molenbeek*,

Ce pèlerinage connut une grande réputation jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle.

*Quelques autres dévotions particulières :*

*Saint Brusme*, évêque de Palestine, était invoqué pour la guérison des maux de ventre (parce que le martyr avait subi le supplice de l'arra-

chement des intestins). La scène dudit supplice est représentée sur un tableau ancien qui se trouve dans l'église Saint-Pierre d'Anderlecht.

*Sainte Elisabeth* peut, croyait-on guérir les maladies du cuir chevelu. Autrefois on se rendait en pèlerinage à Haren pour l'implorer, faisant trois fois le tour de l'église et allant puiser de l'eau à une source voisine dite de sainte Elisabeth (*Sint Elisabethborre*).

Autrefois maints Bruxellois se sont rendus en pèlerinage à la fontaine *Sainte Anne* — dite aussi des Cinq Plaies — à Laeken, pour s'y baigner les yeux malades. L'eau de cette fontaine possédait, disait-on, des vertus miraculeuses.

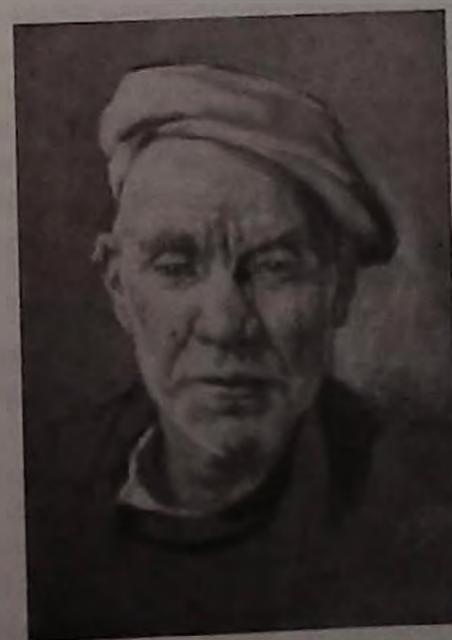
Contre les hernies se recommandait un pèlerinage à *Notre-Dame de Stockel* (le 2 juillet).

*Sainte Gertrude* était sollicitée par les mamans contre diverses maladies infantiles. On avait recours à elle pour empêcher les enfants de pleurer.

A *Saint Josse* s'adressaient les prières des jeunes époux désireux d'avoir une nombreuse famille et aussi les voyageurs voulant se garantir contre les mésaventures de la route.

Les ouvriers massés dans le quartier ou faubourg *Saint-Martin* (Molenbeek-Saint-Jean) — au temps où la révolution industrielle transformait les lieux agrestes en zone de fabriques et de « bataillons carrés » — deux saints furent particulièrement populaires : *Saint Martin* et *Saint Séverin*.

La fête du premier nommé avait lieu le 11 novembre : elle débutait par un cortège où le saint figurait à cheval, suivi de nombreux serviteurs en tenue militaire. Tout au long de la route jusqu'à l'église Saint-Martin de Ganshoren l'on jetait des noix et des friandises aux enfants courant de part et d'autre. Rappelons l'anecdote que voici qui montre l'attachement des habitants de Ganshoren à la statuette du saint conservée dans leur église : L'ancien curé, Ferdinand Valvekens, devenu prélat de l'abbaye de Jette-Dilighem en 1750, croyant complaire à ses anciens paroissiens, fit sculpter, peindre et dorer une nouvelle statuette de Saint Martin en évêque, debout, et il l'offrit gracieusement... mais les fidèles refusèrent ce don, préférant conserver leur vieille figurine du saint à cheval, disant *dat dien te peerde zit om in cas van noode haester bij hun te comen wesen, dat hij eenen degen heeft, met denwelke hij hun kan defenderen...* »



Deux types de la Marolle, peints par Kurt Pelsler qui choisissait ses modèles au cabaret « In de Dikke Luis », rue Haute.

(que celui-ci est à cheval pour, en cas de besoin, venir plus vite à leur aide, pourvu d'ailleurs d'une épée pour mieux les défendre)

Les tisserands en chambre du hameau de Berchem-Sainte-Agathe dénommé Koekelberg avaient pris pour patron céleste *Saint Séverin* et avaient constitué une association qui se maintint très vivante jusqu'au milieu du XIXe siècle.

L'urbanisation des villages de la banlieue a fait perdre jusqu'au souvenir de nombreux rites et croyances. Ainsi, par exemple, la vénération particulière vouée au tilleul ixellois connu sous le nom d'*Elterken* ou *Arbre béni*. Après une averse les mamans ayant un enfant fiévreux se hâtaient d'aller le déposer sous les frondaisons de l'Arbre béni, étant assurées que l'eau dégouttant des feuilles laverait le mal. Le mercredi des Rogations, le clergé de Sainte-Gudule, après s'être arrêté à la chapelle d'Ixelles faisait aussi une halte à l'Elterken où un moine de l'Ordre des Carmes prononçait un sermon.

Sur le territoire de Woluwé-Saint-Lambert fut érigée une chapelle où affluèrent les gens venant implorer l'intercession de *Marie la Misérable*. L'édifice se dressait à l'emplacement du pauvre ermitage autrefois occupé par la sainte. Selon la légende, sous le règne du duc Jean II de Brabant, c'est-à-dire au début du XIVe siècle, avait vécu à Woluwé une belle jeune fille fort pieuse. Un cavalier qui la rencontra dans le bois de Linthout s'eprit d'elle. Voulant la conquérir il déposa une coupe de prix dans sa cellule menaçant de l'accuser de vol si elle refusait de céder à ses instances amoureuses. Ayant été éconduit il alla la dénoncer comme sorcière. Marie fut traduite devant le tribunal et condamnée à mort. Avant de mourir elle pria pour ses bourreaux.

La chapelle est à nef unique ouvrant sur un chœur à pans coupés ; la niche, établie au XVe siècle, est ornée d'une image de la bienheureuse Marie taillée au XVIIIe siècle.

## LE FOLKLORE MILITAIRE

### *Le tirage au sort.*

On sait que l'instauration du service militaire personnel ne remonte pas au-delà des années 1909-1913, auparavant le recrutement des soldats se faisait par la voie du tirage au sort dans nos provinces belges, après la conquête de l'indépendance nationale.

Annuellement l'événement s'accompagnait d'usages que rappelle l'extrait ci-dessous d'une notice envoyée au journal *La Dernière Heure* par un collaborateur hénévole :

« Plusieurs années avant l'époque fixée, une cagnotte était formée dans chaque commune, cagnotte dont le trésorier était le « bacs » (patron) de l'établissement choisi pour local.

« Les fonds recueillis étaient destinés, en ordre principal, à s'assurer la disposition pendant un ou plusieurs jours, de plusieurs véhicules, breaks, vis-à-vis, landaus (appelés communément *slijpsteentjes*, réviré, du nom du fournisseur attitré de ces véhicules).

« Généralement, la première voiture était occupée par un orchestre de plusieurs musiciens qui, de 10 heures du matin à 10 heures du soir, étaient chargés d'exécuter les scies de circonstance : « *Hij moet piot zijn* » (il doit être troupié), « *Veul liever drij joer soldout te zijn...* » (Mieux vaut être soldat pendant trois ans...), « *Bleu, schacht, pilou...* », « *Hij heeft geloten, hij es er in. Hij heeft e maske, al met e kind ! Plotje, troulala ! Ce sont de bons soldats !* » (Il a tiré au sort ; il est pris. Il y a une petite amie et déjà un bébé).

« Vous vous rendez compte de l'état dans lequel, après quelques jours de ces exercices, se trouvaient les fêtards.

« Ce qui ne les empêchait pas de récidiver, mais pour un jour seulement, quelques mois plus tard, à l'occasion de leur passage devant le Conseil de revision.

« Dois-je ajouter qu'en ces occasions, aucun cabaret ou cavitje n'était négligé ? »

Un autre collaborateur du même journal évoquant ses souvenirs, rappelle que le jour du tirage au sort la foule des curieux se massait sur la Grand Place. Dès sa sortie du bureau de milice, le jeune homme levait son chapeau au-dessus de la tête s'il « était dehors », c'est-à-dire s'il avait eu la chance de tirer un « bon » numéro le libérant du service militaire. Au contraire, celui qui « était pris », c'est-à-dire désigné pour le service, tenait son chapeau devant le menton, son « mauvais numéro » fixé par le ruban de la coiffure.

## TYPES BRUXELLOIS :

Chaque génération de Bruxellois a connu des personnages typiques,

des originaux connus dans les quartiers populaires par leur allure, leurs manies, leurs singulières occupations.

De tous ceux que nous avons vus au début du siècle ne rappellons que celui connu sous le nom de *Zot Louitje* (Petit Louis l'Innocent), un loufoque sans danger qui fit la joie des gamins des ruelles et des impasses. Le sculpteur Wolf l'a figuré dans le monument élevé à la gloire des Marolles (près du Palais de Justice). Louitje était un homme efflanqué, serré dans une redingote élimée, un chapeau « boule » de guingois sur la tête, la poitrine recouverte de médailles brinqueballantes et toujours une badine dans la main droite. Une sorte de préfiguration du Charlot des premiers films ! *Zot Louitje* chantait ou plutôt imitait une fanfare en s'aidant non seulement de la voix mais des coudes et des pieds et de sa canne lorsque, adossé à une porte, il exécutait son « grand numéro ». Les gosses l'accompagnaient, lui jouaient des tours, mais sans méchanceté, sous l'œil amusé et parfois attendri des aînés.

#### LES SOBRIQUETS (OU BLASONS POPULAIRES)

Autrefois les rivalités étaient fort vives de ville à ville, de village à village, voire de quartier à quartier. Les vieux Bruxellois se souviennent encore du temps où les bagarres entre les gars de la Marolle et ceux de Molenbeek-Saint-Jean étaient fréquentes, et rudes au point de nécessiter l'intervention massive des polices locales. Et le refrain de bataille des « *Vaartkapoenen* » molenbeekois n'est pas encore complètement oublié :

« Wijle zijn van Meulebeek,  
van Meulebeek (bis)  
Van de Marolle gien verveet ! »  
(Nous sommes de Molenbeek,  
de Molenbeek, (bis)  
Des Marolliens nous n'avons pas peur ! »

Ces rivalités de groupe à groupe s'accompagnaient tout naturellement de mutuel mépris. On se désignait réciproquement par des dénominations humiliantes ou dérisoires dont l'ensemble constitue, selon l'expression de De Raudt, une sorte d'héraldique ou de blason populaire.

Nous donnons ci-après les sobriquets attribués autrefois aux habitants des différentes communes de l'agglomération bruxelloise :

**ANDERLECHT** : les gens d'Anderlecht étaient les *Boeren van Sinter-Wijen* (les paysans de Saint Guidon) ; parfois aussi appelés *les Guides*, d'après le nom du saint local, Saint Guidon.

**BOITSFORT** : *Bessembinders* ou *Bessemmakers* (les fabricants de balais) était le sobriquet appliqué aux habitants de la commune forestière de Boitsfort. Le hameau situé à l'orée de la forêt, entre les étangs de Boitsfort et ceux de Grocnendael, s'appella jusqu'à des temps récents, *Bessemakershoek* (le coin ou quartier des fabricants de balais).

**BRUXELLES** : Les Bruxellois portent depuis plus d'un demi-millénaire le sobriquet de *Kiekesfretters* (mangeurs de poulets).

Ce nom remonterait au 22 août 1371. Ce jour-là, les Brabançons furent vaincus à la bataille de Bastweiler, en Rhénanie, par le comte de Berg et les ducs de Juliers et de Gueldre. Le désastre aurait eu pour cause la gourmandise du contingent bruxellois de l'armée brabançonne conduite par le duc Wenceslas. Le dit contingent, en effet, s'était fait accompagner d'une telle quantité de provisions de bouche — poulets, pâtes, truites et anguilles — et d'un tel nombre de domestiques que ses mouvements tactiques en furent entravés.

La tradition rapporte une autre anecdote explicative, à laquelle fait allusion une des figures du bas-relief commémoratif Evrard T'Serclaes (un marmiton serrant un poulet mis à la broche et une femme tirant une volaille d'un panier en osier. Sur la cannette de bière d'un compère, le sculpteur Julien Dillens a inscrit le sobriquet *Kiekesfretters*).

**FOREST** : Les Forestois étaient dits *Hondenfretters* (mangeurs de chiens). L'origine de ce sobriquet remonte, semble-t-il, à un temps de famine qui contraignit les habitants du village à manger leurs propres chiens. On raconte aussi qu'un boucher forestois ayant eu maintes fois à déplorer le vol de pièces de viande de son étal, voulut jouer un tour de sa façon aux voleurs présumés. Un jour il abattit secrètement un de ses gros chiens de trait, le dépouilla proprement et l'accrocha la devanture. La nuit venue, les voleurs vinrent décrocher la bête et s'en régalerent. Le boucher révéla qu'ils s'étaient nourris de chair canine provoquant ainsi les moqueries des villageois amusés par l'aventure. De là le sobriquet.

**IXELLES** : Les Ixellois dits *Hondenknagers* doivent vraisemblablement aussi leur sobriquet à un temps de disette qui les obligea à tâter

de gigots de chiens.

**ETTERBEEK** : Les gens d'Etterbeek ont longtemps enduré le sobriquet de *Botermelkzakken* (sacs à lait battu).

**JETTE-SAINT-PIERRE** : Les Jettois tirent leur soubriquet de *Spiegelmannen* (les gens du Miroir) de l'enseigne d'une brasserie-estaminet fameuse pour ses honnes bières : « *In den Spiegel* » (Au Miroir).

**KOEKELBERG** : Les gens de Koekelberg ont pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle été désignés par l'expression de *Mannen van den Plateau* (les hommes du plateau... de Koekelberg).

**LAEKEN** : Les habitants de Laeken étaient tout simplement dits de *Boeren van Laeken* (les paysans de Lacken). Ce sobriquet, très répandu, leur avait évidemment été attribué par les citadins.

**MOLENBEEK-SAINT-JEAN** : Le territoire de la commune de Molenbeek-Saint-Jean est, depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, traversé par le canal. Par suite, nombre de ses habitants ont trouvé un gagne-pain en travaillant « au canal », notamment comme débardeurs. Ce sont ces derniers dont le sobriquet de *Vaartkappoenen* (Capons du Rivage) s'étendit rapidement à l'ensemble de leurs concitoyens.

**SCHAERBEEK** : Pendant des siècles les paysans de cette commune — longtemps réputée pour l'excellence de ses cerises et de ses légumes — s'en venaient par l'*Ezelswech* (le chemin des ânes) approvisionner les marchés de la ville. Cela leur fit donner le fâcheux sobriquet *Ezels van Schaerbeek* (les ânes de Schaerbeek).

**SAINT-GILLES** : Au temps où ce faubourg de la capitale n'était encore qu'une bourgade entièrement vouée aux travaux maraîchers, ses habitants étaient appelés de *Koekappers* (les coupeurs de choux) à cause de leur spécialité de producteurs de petits choux « dits de Bruxelles » ou « *spruytjes* ».

**SAINT-JOSSE-TEN-NODE** : On a donné longtemps le nom de *Josses* aux habitants de cette petite commune-faubourg.

**UCCLE** : Aux Ucclois fut longtemps attaché le sobriquet de *Kersenkrakers* (croqueurs de cerises). Ceux du hameau de Carlon-Saint-Job étaient connus sous le nom de *Preekheren* (voir plus haut Chasseurs de Prinkhères).

## ZWANZE

C'est le mot par lequel on désigne une fumisterie typiquement bruxelloise. Frans Fischer, bon connaisseur, a défini comme suit cette originalité bruxelloise :

« La zwanze tient à la fois de la plaisanterie, de la farce, de la mystification, de la galéjade, du bateau à monter, mais avec quelque chose de plus mortifiant et quelquefois de plus cruel pour la victime. »

Il cite certains exemples caractéristiques, notamment la fameuse glorification de Valère Josselin, soi-disant homme de lettres de Valenciennes n'ayant jamais existé que dans l'imagination facétieuse des « zwanzeurs » de l'hebdomadaire *Pourquoi Pas?* (Voir *Bruxelles d'Autrefois*, pp. 181 et s.).

Auparavant, Joe Dierickx de ten Hamme avait rappelé une farce du même genre : l'arrivée à Bruxelles d'un soi-disant magnétiseur Andalou nommé Royaumir, événement annoncé par le journal *l'Observateur*, à la suite d'une savante préparation de l'opinion publique, préparation échelonnée sur plusieurs semaines. A la vive curiosité éveillée succédèrent, d'abord une amère déception, puis des rires homériques lorsqu'il apparut que Royaumir n'était, en vérité, qu'un être fabuleux créé par quelques fantaisistes bruxellois du *Club des Agathopèdes*.

Dans le n° du 17 juin 1945, le journal *Le Soir* publiait, sous la signature d'Albert Guislain, l'article suivant :

« N'en déplaise aux gens graves, la *Libre République des Marolles* pourra se vanter d'avoir célébré avec éclat la liberté retrouvée. Elle pourra se féliciter de l'avoir fait sur un mode burlesque et original d'une manière qui témoigne, en tout cas, de la vitalité de ses traditions. Au lendemain de la libération, elle esquissa déjà ce divertissement du plus haut cocasse qu'elle intitulait « *Les Funérailles d'Hitler* ». Puis, elle célébra une anticipation grandiose, sous les acclamations de la rue des Radis et du quartier du Jeu de Balle : « *La Capitulation sans condition du Marché Noir* ». Enfin pour couronner ces festivités et rehausser l'attrait de sa kermesse rituelle, elle décida d'amplifier la pochade de la veille, de lui donner les dimensions d'un tableau. Elle en fit une toile dans le goût des vieux maîtres flamands, à la fois fantaisiste et macabre.

« Le cortège carnavalesque qui illustra la Kermesse des Marolles en l'an de grâce mil neuf cent quarante-cinq, éclipsa tout ce que l'imagina-

tion populaire inventa jamais pour célébrer sa liesse, pour faire la nique à ses souffrances passées et se moquer de ses bourreaux. Il faut avoir vu ce défilé du côté de la rue des Minimes, dans le décor du Palais de Justice, mêlé à la foule qui frangeait, en grappes, les terrasses et les escaliers du temple, pour s'en rendre compte. Il faut avoir entendu les *rafales de rires et de vivats* qui soufflaient sur ce spectacle, pour en comprendre le symbole. Quelques Anglais, quelques Américains égarés là n'en croyaient pas leur yeux, devant cette *truculence à la fois funèbre et vengeresse*. Ils en soulignaient, épanouis, les traits irrévérencieux, mais comprenaient aussitôt qu'ils ne devaient point se formaliser, tant cette frise désopilante était baignée d'une joie goguenarde, d'un humour impayable. Sans doute faisait-elle danser la maréchaussée et les gens d'église sur le « Tipperary » et sur « Tout va très bien, Madame la Marquise ! » mais, avec quelle verve satirique n'avait-elle pas aligné, derrière une fanfare, *le Féd sanglant dans son cercueil porté par quatre S.S.*, précédé de sa veuve, suivi par les pleureuses, et entouré d'une chienlit costumée où les allusions les plus piquantes pouvaient se reconnaître. Peut-être, parmi nos hôtes, en est-il quelques-uns qui pensèrent au vieux Bruegel, à Bruegel-le-Drôle. Il habitait, en effet, non loin d'ici, au coin de la rue de la Porte Rouge, et ses cendres reposent dans cette admirable église de la Chapelle qui contient son tombeau. »

#### BIBLIOGRAPHIE :

- CELIS (abbé) : Folkloristische Kalender.  
 DE CORT AIME : Vlaamse kinderspelen uit West-Brussel.  
 DEVOGEL V. : Légendes bruxelloises (Bruxelles, Vanderlinden).  
 DIERICKX DE TEN HAMME J. : Souvenirs du Vieux Bruxelles (2e éd., Rossel, Bruxelles, 1890).  
 FISCHER F. : Bruxelles d'autrefois (Labor, Bruxelles, 1941).  
 GESSLER J. : Le mariage sous la potence (in F.B., 7e année, n° 37-38, pp. 115 à 135).  
 IDEM : Légende de Sainte Wolgeforte (in F.B., n°89).  
 GIGOT PH. : Nouvelle description historique, topographique et critique de Bruxelles, 1817.  
 LEMONNIER C. : La Belgique.

IDEM : La Vie belge (Charpentier, Paris 1905).

MARINUS A. : Les plus belles heures du bon peuple de Bruxelles (in Les Belles Heures de Bruxelles, Bruxelles, Elsevier, 1952).

MORICE CH. : L'Esprit belge (Balat, Bruxelles, 1899, p. 121).

TEMPELS P. : (cité par A. Sluys - Document n° 52 de la Ligue de l'Enseignement (1924).

TERLINDEN, vicomte, Bruxelles il y a cinquante ans (in Bull. S.R.A.B., 1937, pp. 44-46).

VAN VOLSEM E. : in Bull. T.C.B., 1914, p. 30.

L. VERNIERS

Essai sur la Statistique  
Générale du Département de la  
Dyle, par le Citoyen  
Doulcet Pontécoulant, Préfet.

CHAPITRE 3<sup>ème</sup>

HISTOIRE DU DEPARTEMENT

SECTION I

Histoire ancienne et révolutions

La contrée connue aujourd'hui sous le nom de Département de la Dyle, comme partie intégrante de la République française, était comprise dans cette portion de la Gaule Belgique que les Romains appelaient spécialement Belgium et dont la conquête ne put être effectuée par César, lui-même, qu'après cinq campagnes dont ce grand capitaine nous a conservé l'histoire dans ses commentaires.

Les Belges formaient dès lors sous les dénominations différentes de Tréviriens, d'Atrébates, de Nerviens, d'Eburons un peuple nombreux dont César disait *Omnium gallorum fortissimi sunt belgae*. Tacite en porte le même jugement. Les Eburons sont le premier peuple connu dans l'histoire pour avoir habité le territoire formant aujourd'hui le Département de la Dyle.

Après le massacre général de cette nation, exterminée par César dans la 5<sup>ème</sup> campagne qu'il fit dans la Belgique, l'an 53 avant l'ère chrétienne, une nouvelle peuplade Germanique vint occuper la même étendue de pays sous la domination des Romains à qui la totalité des Gaules était alors soumise (A).

Vers l'an 407, à l'époque où les Barbares se débordèrent sur l'empire romain et sur les provinces de sa dépendance, la Belgique fut entièrement dévastée par les Vandales. Pharamond, à la tête des francs pénétra quelques années après dans la Belgique.

(A) Quelques historiens pensent que le Brabant était habité par les Centrons *Centrones* l'une des cinq peuplades que César dit avoir été soumises aux Nerviens : *Nerviorum clientes*.

En 445, lorsque Clodion entra dans ce pays à la tête d'une armée nombreuse il se rendit maître de Cambrai, de Tournay, s'avança jusqu'à la Somme et prit un établissement fixe dans la Gaule. Le Département de la Dyle peut donc être regardé comme le berceau de l'ancienne monarchie française.

Atilia, Roy des huns saccagea et brûla presque toutes les villes des Pays-bas en 451.

En 836, les Normands firent une excursion dans la Belgique pendant laquelle ils brûlèrent Anvers où ils étaient débarqués, Liège et Malines. Ces Barbares, dans une seconde irruption en 880, saccagèrent Arras, St-Omer, Tournay et toutes les villes situées sur l'Escaut. L'Empereur Arnoul arma contre eux et les défit entièrement à Louvain l'année suivante.

Après ces troubles la Belgique jouit pendant plus de 200 ans d'une tranquillité parfaite, pendant laquelle la Religion chrétienne introduite depuis deux siècles dans ces provinces acheva de s'y établir.

Des débris de l'empire Romain il se forma dans ce pays, comme dans le reste de l'Europe, un nombre infini de petites souverainetés que Charlemagne incorpora au vaste empire français que fonda le courage et le génie de ce grand homme.

La faiblesse des héritiers de Charlemagne amena la ruine de son empire et le démembrement de toutes ses parties.

C'est à cette époque que la Belgique fut partagée en 17 provinces soumises à autant de souverains, jusqu'à ce qu'elles passassent sous le pouvoir des Ducs de Bourgogne qui les possédèrent (B) depuis l'an 1383 jusqu'en 1477 où elles furent réunies sous les Loix de la Maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche.

Lors de l'abdication de l'Empereur Charles Quint en 1555, les provinces Belges furent incorporées à la monarchie Espagnole que Charles Quint avait conférée à son fils Philippe deux.

C'est sous le règne de ce Prince qu'éclatèrent les troubles qui amenèrent après une guerre de 80 ans la séparation des sept provinces formant aujourd'hui la République Batave.

Le reste des Pays-bas resta sous la domination Espagnole jusqu'à la mort de Charles deux avec lequel finit la branche d'Autriche qui avait

occupé le trône d'Espagne.

Ce riche héritage, objet d'une guerre terrible entre les maisons de France et d'Autriche, fut dévolu à cette dernière par le traité d'Utrecht, et les provinces Belges, sous le nom de Pays-bas Autrichiens passèrent sous la domination de Charles six et continuèrent à faire partie du Domaine de la couronne impériale jusqu'en 1794, époque à laquelle les Français après avoir fait la conquête de ces provinces les réunirent à la République française.

Après avoir jetté un coup d'œil général sur les révolutions qui ont changé plusieurs fois l'existence politique des Pays Bas je vais autant que possible circonscrire mes recherches dans les bornes de la province de Brabant qui sont en partie celles du Département, objet de ce mémoire.

On ne sait rien de positif sur l'étymologie du nom de Brabant donné à la plus florissante des provinces dont se composait autrefois les pays bas autrichiens et l'on peut à défaut d'autres autorités adopter l'opinion de quelques vieux auteurs flamands qui veulent que ce pays ait pris son nom d'un des officiers de l'armée Romaine commandée par César, appelé Salvius Brabon lequel délivra cette province d'un chef de brigands qui la dévastait et mérita par ce service l'honneur de lui donner son nom.

Le Brabant à toutes les époques de l'histoire des provinces Belges eut toujours parmi elles une espèce de prééminence. Il paraît que les Ducs de Brabant sous les successeurs de Charlemagne exerçaient déjà, comme Ducs de Lothiers, une sorte d'autorité sur les petits souverains qui gouvernaient les autres provinces.

Depuis Pépin de Landen, maire du Palais d'Austrasie que les historiens s'accordent à regarder comme le 1er Duc de Brabant et qui vivait en 640 jusqu'à François deux, actuellement Empereur d'Allemagne auquel fut conférée cette dignité, à laquelle il vint de renoncer formellement par le traité de Lunéville, cinquante-deux souverains ont régné dans ce pays sous le titre de Duc de Brabant.

(B) Ce ne fut qu'en 1419 que ces provinces furent complètement réunies aux Domaines de la Maison de Bourgogne dans la personne de Philippe le Bon ; après la mort de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, l'empire des Français fut partagé ; la partie de la Belgique dont il est question dans ce mémoire échut à Lothaire de la Postérie du Royaume de Lotharinge et par la suite du Duché de Lothier.

Lorsque les pays bas furent réunis sous une même domination, le Brabant devint le siège du gouvernement et la résidence des souverains. A l'assemblée générale des Etats de Provinces, la première place et le droit d'opiner le premier appartenait aux députés Brabançons.

L'emprunterai d'un ouvrage anglais quelques traits d'une esquisse qui peut servir à faire connaître l'ancienne constitution de cette province.

La grande chartre des Libertés du brabant était nommée la Joyeuse entrée parce que le souverain en prenant les rênes du Gouvernement faisait serment de gouverner d'après cette chartre à laquelle la nation attachait l'idée de sa gloire et de son bonheur.

La Joyeuse entrée était un véritable traité entre le Prince et le Peuple. Les droits et les privilèges de ce dernier étaient exprimés en 59 articles, dont les uns étaient relatifs aux droits des Etats de la province, à la Constitution des Tribunaux et des cours de Justice, aux devoirs des magistrats et aux Lois fondamentales, et les autres aux privilèges des Citoyens, à leur classement dans la société, à leurs exercices, même à leurs amusements. Cet acte était terminé par une clause bien remarquable (si on se reporte à l'époque de sa promulgation) ; il y était formellement énoncé que si le Prince venait à enfreindre un seul des articles de la Joyeuse entrée, les sujets ne lui devaient plus aucun service, et que l'exercice de ses droits resterait suspendu jusqu'à réparation par lui faite en bonne et due forme.

La Joyeuse entrée remonte à l'époque où le Brabant, formant une souveraineté particulière, était régi par ses propres Princes. Sous les maisons de Bourgogne et d'Autriche, la Nation obtint de nouveaux privilèges qui furent insérés dans la Joyeuse entrée.

Les Etats formaient une partie essentielle de la Constitution du Brabant. Ils étaient composés de trois ordres : Le Clergé représenté par deux Prélats et onze abbés ; La Noblesse et le Tiers représentés par sept Députés choisis entre les magistrats des trois villes de Bruxelles, Louvain et Anvers.

Le grand privilège des Etats était qu'aucun subside ne put être accordé qu'après avoir été consenti par eux.

Dans le Brabant les magistrats étaient juges et le Souverain qui les nommait dans les villes ne pouvait choisir qu'entre trois candidats présentés par elles.

Un article de la Joyeuse entrée excluait de la magistrature toute personne occupant des emplois à la nomination du Prince et conférait exclusivement aux indigènes la faculté d'être éligibles à toutes les places de quelque importance.

Les magistrats dans les villes, dans les bourgs et dans les villages jugeaient au civil et au criminel et dans ce dernier cas seul, leur sentence était sans appel (il semble que la raison et la justice étaient également violées dans cette disposition).

Dans les causes civiles on pouvait appeler au grand Tribunal de la province nommé Conseil de Brabant dont l'installation paraît être contemporaine avec celle de la Joyeuse entrée. Le tribunal conservateur des droits du peuple était composé d'un Président sous le nom de chancelier et de seize juges dont quatorze devaient être nécessairement Brabançons.

Les Nobles et les Magistrats n'étaient justiciables que de ce Tribunal auquel la constitution confiait en outre un pouvoir semblable à celui qu'exerçaient ou du moins que réclamaient en France les parlements. Les Etats du brabant ne concouraient point avec le Prince à la Législation, mais la Joyeuse entrée ordonnait que nul édit, nul décret du Prince n'eut force de Loy qu'avec l'approbation du conseil et sous la signature de son chancelier.

Le Brabant se vante à tort d'avoir été le siège de l'Empire de Charlemagne c'est-à-dire du plus puissant et du plus grand monarque dont s'honore l'Europe moderne. (C)

Sous les successeurs de Charles, les Ducs de Brabant, qui prirent aussi le titre de Ducs de Lothier, furent les maîtres d'une grande partie des pays bas.

Immédiatement avant la maison de Bourgogne celle des comtes de Louvain donna pendant trois siècles des Ducs au Brabant. L'Histoire n'offre peut-être pas un second exemple d'une suite aussi longue de princes distingués par des qualités éminentes. Ce fut sous leur règne que la Nation acquit ces privilèges honorables qu'elle opposa avec succès pendant plus de huit siècles au despotisme des puissances qui la gouvernèrent.

(C) Le siège de l'Empire de Charlemagne était Aix-la-Chapelle ; à la fin de ce prince fit quelque séjour à Louvain, à Tielmont, mais aucune des Loix de ce grand homme ne se trouve datée d'une ville de Brabant.

L'héritière de Flandres qui porta cette province dans la maison de Bourgogne en 1383 lui assura aussi l'héritage du Brabant comme petite-fille du dernier Duc.

Antoine (D) second fils de Philippe premier, Duc de Bourgogne et frère de Jean IV fut d'abord appelé à la succession du Brabant, mais ce Prince tué à la bataille d'Azincourt n'ayant pas laissé d'héritier direct, ses états furent dévolus à Philippe si justement surnommé le Bon, troisième Duc de Bourgogne. La fortune seconda le mérite de cet excellent Prince qui finit par réunir sous sa domination la plus grande partie des provinces Belges.

Depuis cette époque l'histoire du Brabant se lie essentiellement à l'histoire générale des Pays bas.

## REVOLUTIONS

Sans parler des troubles, des révoltes particulières dont chaque province, chaque ville de la Belgique a été successivement le théâtre aux différentes époques de l'histoire de ces contrées ; sans parler des événements peu connus qui amenèrent les Gouverneurs des Pays bas à usurper la souveraineté des provinces, dont ils n'avaient que l'administration à la suite du démembrement de l'Empire de Charlemagne, je me contenterai de faire mention des deux grandes révolutions dans le cours desquelles on vit la Nation entière des Belges armée contre le despotisme de ses maîtres.

La ère de ces révolutions commença en 1559 à l'époque où Philippe deux appelé en Espagne par la mort de son père Charles V abandonna

(D) Antoine posséda le duché de Brabant du titre de sa mère, sœur de la Duchesse Jeanne de Brabant qui n'ayant pas eu d'enfant de Venceslas, son époux, fit passer ses droits à Marguerite, sa sœur, mère d'Antoine. Ce prince tué à Azincourt eut pour successeur son fils Jean IV, fondateur de l'université de Louvain. Il mourut sans enfants et laissa le Duché à Philippe, son frère, qui mourut au moment où il allait épouser une princesse Sicilienne. Ce fut alors, en 1480, que Philippe le Bon fut reconnu Duc de Brabant par les États.

le gouvernement des Pays bas à sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse Douairière de Parme.

La nouvelle doctrine de Calvin s'étant répandue dans les provinces Belges, Philippe crut par des ordonnances sévères arrêter les progrès de l'hérésie. Ces édits occasionnèrent des révoltes ; Philippe qui pouvait ramener la paix par la voie des conciliations eut recours à la force des armes et fit passer dans la Belgique une armée formidable dont il confia le commandement au Duc d'Albe que l'indignation et l'horreur publique poursuivront dans la dernière postérité des peuples qu'il accabla de son horrible tyrannie.

Il viola ouvertement tous les privilèges des provinces, érigea une nouvelle cour de justice sous le titre de Conseil des Troubles plus justement nommée par les Belges, Conseil de Sang. Ce Tribunal, instrument des vengeances du Despotisme, débuta par condamner à mort comme hérétiques vingt-et-un gentils-hommes qui furent exécutés sur la place du Sablon à Bruxelles. Trois jours après (le 5 juin 1568) les comtes d'Egmont et de Homes (députés deux ans avant auprès du Roy pour réclamer contre la violation des droits du Peuple et des provinces) furent également décapités à Bruxelles sur la place de l'hôtel de ville.

Des taxes odieuses furent imposées et levées par des voies plus odieuses encore. L'inquisition fut introduite dans ce pays et le despotisme monachal achevant d'accabler les infortunés Belges, le désespoir leur mit à tous les armes à la main et la révolte devint générale.

Alors commencèrent ces Guerres des Pays bas si célèbres dans l'histoire de l'Europe du seizième siècle mais dont l'issue ne fut pas la même pour toutes les provinces.

Pendant que celles du Nord plus zélées pour la religion réformée et refusant toute conciliation avec l'Espagne formaient en 1580 à l'instigation de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, cette fameuse confédération qui donna naissance à la République, les provinces qui composèrent depuis les Pays bas autrichiens attachées à la Religion catholique et fatiguées par une guerre de vingt ans, retournèrent sous l'obéissance de Philippe, après avoir été réintégrées par lui dans la plénitude des droits et privilèges dont elles avaient joui pendant tant de siècles.

## REVOLUTION DE 1787

Les mêmes événements naissent souvent des causes les plus opposées.

Philippe II intolérant et fanatique, occasionna un soulèvement général dans les provinces belgiques pour avoir persécuté les protestants : deux siècles et demi plus tard, Joseph II, Prince philosophe s'expose au même malheur en voulant contraindre ses sujets Belges à la tolérance de tous les Cultes. D'autres causes secondaires vinrent à l'appui de ce premier ferment des discordes civiles qui éclatèrent dans ce pays au commencement de 1788.

Joseph avait indisposé contre lui les flamands et les Brabançons, en proposant l'échange des provinces belgiques contre la Bavière, en démolissant les forteresses, en violant des privilèges garantis par la Joyeuse entrée, en reformant l'université de Louvain, en abolissant les juridictions seigneuriales.

(E) Encouragés secrètement par la Hollande, l'Angleterre et la Prusse, les Brabançons levèrent les premiers l'étendard de la révolte, un avocat de Bruxelles, nommé Vandernoot, méprisable instrument du Prêtre Van Eupen, souleva le Peuple. Les prêtres, les nobles animèrent les mécontents, et la révolte d'une ville produisit bientôt une insurrection générale. On courut aux armes ; les troupes autrichiennes trop peu nombreuses pour résister en rase campagne et trop mal commandées pour faire avec succès la guerre défensive qui convenait à leur situation furent battues, obligées d'évacuer le pays et d'abandonner aux insurgens toutes les villes des pays bas, Luxembourg excepté.

La révolution était faite et sans doute elle eut été durable, si les Belges eussent employé pour conserver leur indépendance les moyens qui la leur avait fait conquérir ; mais l'esprit de parti divisa bientôt ceux qu'avait unis l'intérêt général et la formation d'un congrès Belgique après la retraite des autrichiens n'eut d'autre résultat unanime que de déclarer l'Empereur déchu de la souveraineté de ces provinces.

A peine libres les Belges se trouvèrent divisés en deux factions dont le Brabant fut particulièrement le théâtre. Les uns sous le nom d'Etatistes et conduits par l'aristocratie et le clergé voulaient conserver l'ancienne constitution du pays avec les seules modifications que les circonstances rendaient nécessaires.

Les autres appelés Wonkistes électrisés par l'exemple des français et par l'espoir de s'en faire un appui, voulaient que la révolution prit un

(E) Cet article est extrait en grande partie du Tableau politique de l'Europe par le Con Segur.

caractère entièrement démocratique et que la souveraineté du Peuple proclamée par le Congrès servit de base à une constitution nouvelle.

A ces deux partis ouvertement prononcés, il faut en ajouter un troisième dont le vœu n'a jamais été formellement émis, mais dont les intrigues ont peut-être été les plus actives. Ce parti, qui tenait à celui des Wonkistes, avait pour but de rétablir dans la personne des chefs de quelques-unes des familles les plus distinguées de ce pays, les Ducs souverains de Flandres, de Brabant et de Hainaut.

L'esquisse que je trace à grands traits ne me permet pas de m'arrêter à décrire les scènes de discorde et d'anarchie qui signalèrent successivement le triomphe d'une faction sur l'autre et qui amenèrent la perte de la Liberté que la sagesse et l'union pouvaient seules défendre.

L'Espérance des vrais patriotes fut en même temps déçue par les désordres civils et par la défection des puissances sur les secours desquels les insurgés avaient compté.

La Prusse qui avait eu pour objet en favorisant la révolution Belgique de forcer l'Autriche à suspendre le cours de ses conquêtes sur les Turcs changea de plan dès qu'elle eut atteint ce but et que la nature des événements, qui se passaient alors en France, l'eut averti de se lier avec l'Autriche dans un espoir que la fortune déjoua complètement.

Il entra dans le système de la France de propager autour d'elle les principes révolutionnaires qu'elle venait d'adopter, mais la Cour où la Reine conservait encore une grande influence désirant que les provinces Belges rentrassent sous la domination autrichienne s'opposait au secours que la nation voulait leur accorder.

Dans cet état de choses, il était impossible que les Belges sans appui chez l'Etranger, sans force, sans union chez eux, ne retombassent pas sous le joug ; en effet, les Autrichiens reparurent à la fin de 1790, et à leur approche les troupes du Congrès se débandèrent et toutes les villes des pays bas rentrèrent sans résistance sous l'obéissance de l'Empereur Léopold qui venait de succéder à Joseph deux.

François deux, qui remplaça deux ans après Léopold sur le Trône impérial, voulut affermir son autorité dans les pays bas en rendant aux Belges tous les privilèges dont la violation avait causé les derniers troubles, mais les événements de la Guerre qui éclata sur ces entrefaites entre la

France et l'Autriche et que la Paix de Lunéville a si glorieusement terminée, vient enfin de décider irrévocablement du sort de ces belles provinces, en réunissant à la France cet ancien appanage d'une maison française.

### GUERRES PRINCIPALES

Le Brabant comme les autres provinces de la ci-devant Belgique a souvent été le Théâtre des guerres les plus longues et les plus sanglantes, tour à tour soumises en tout ou en partie aux trois grandes puissances continentales de l'Europe (la France, l'Espagne et l'Autriche). La moindre contestation élevée entre elles devint le signal de l'invasion de ces belles contrées que leur réunion à la République française doit préserver à l'avenir des calamités sans nombre qui les ont affligées si longtemps.

Sans m'arrêter aux guerres antérieures au règne de Charles 5 suffisamment indiquées dans le précis historique qui précède, je citerai les plus remarquables de celles qui ont ensanglanté les provinces Belges et le Brabant en particulier, depuis cette époque jusqu'à la conquête des Français en 1794 (an 2 de la République).

- 1° La Guerre de la révolution sous Philippe 2, dont les événements les plus remarquables se passèrent depuis la Bataille de Gembloux en 1578 à la trêve de douze ans en 1609, à l'expiration de laquelle la guerre se renouvela et dura jusqu'au traité de Munster en 1648, par lequel l'Espagne renonça à ses droits sur les sept provinces unies.
- 2° La Guerre de 25 ans entre l'Espagne et la France, terminée par le traité des Pyrénées en 1659, sous Philippe 4, lequel mit la France en possession de plusieurs places des Pays-Bas.
- 3° La fameuse guerre de succession sous Louis 14 commencée en 1701 et terminée en 1713 par la paix d'Utrecht dictée à la France par des ennemis fiers de marcher depuis douze ans à la victoire sous les ordres des deux grands capitaines Eugène et Marlborough dont on connaît les belles campagnes dans la Belgique.
- 4° Les campagnes non moins glorieuses des Français dans les Pays-Bas en 1744, 45, 46 et 48 sous le maréchal de Saxe.
- 5° Enfin la mémorable Guerre commencée en 1791 dans le cours de laquelle on vit les Français seuls contre le reste de l'Europe, imposer

à tous leurs ennemis du continent les Lois de la victoire et dicter enfin à Lunéville la Paix à jamais célèbre, dont un des articles leur assure la possession de la totalité des Pays-Bas Autrichiens conquis par leurs armes.

### BATAILLES MEMORABLES

Ramillies est la seule portion du Département de la Dyle qui ait eu (du moins depuis plusieurs siècles) la gloire ou plutôt le malheur de donner son nom à l'une de ces batailles mémorables qui changent ou contribuent à changer le sort des Empires, mais les annales historiques d'un Département entouré pour ainsi dire par les champs célèbres de Gembloux, Seneffe, Nervinde et Landen doivent aussi faire mention des grands événements dont ces lieux rappellent le souvenir.

Je citerai d'abord deux actions militaires consignées avec beaucoup d'importance dans les anciennes chroniques du pays.

La première se passa en 1156 au village de Rambeck aujourd'hui trois fontaines, entre Berthole, seigneur de Malines, et l'armée de Godefroy trois, Duc de Brabant, alors en bas âge : le combat dura trois jours avec un acharnement égal de part et d'autre. Tous les historiens du pays s'accordent à dire que pour déterminer la victoire en sa faveur, le seigneur de Gaesbeck, général des Brabançons, envoya chercher le Duc enfant à Bruxelles, et le fit suspendre dans son berceau à un saule en vue des deux armées. Ce spectacle, ajoutent-ils, enflamma tellement le courage de l'armée Brabançonne, qu'elle défit entièrement celle du Seigneur de Malines. Cette anecdote rappelle un fait semblable de l'histoire de Philippe de Macédoine.

Le conseil de l'Etat commis au Gouvernement général des provinces Belges pendant les troubles du règne de Philippe deux ayant conclu à Gand le 8 novembre 1576 le traité connu sous le nom de *Pacification de Gand*, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles 5 fut reconnu gouverneur des Pays-Bas, mais la guerre ayant éclaté de nouveau deux ans après entre l'Espagne et les provinces confédérées, Don Juan, guerrier célèbre, immortalisé déjà par la fameuse journée de Lepante, et la conquête du Royaume de Tunis marcha contre les insurgés et remporta sur eux en 1578 une victoire complète à Gembloux, petite ville du ci-devant Brabant, enclavée aujourd'hui dans le Département de Sambre et Meuse, sur la frontière méridionale du Département de la Dyle : elle est située à l'endroit même où la grande route de Bruxelles à Namur est

coupée perpendiculairement par la chaussée dite des romains.

En 1356 Louis, comte de Flandres et Venceslas, Duc de Brabant se livrèrent une bataille très meurtrière sous les murs de Bruxelles entre le faubourg de Flandres et d'Anderlecht.

A la suite de cette journée où Venceslas fut battu, Bruxelles, Nivelles, Louvain et Tirlemont tombèrent au pouvoir des flamands.

Le Bourg de Seneffe dans le Département de Jemmappes, entre Nivelles et Marimont a donné son nom à une Bataille extrêmement sanglante livrée le 11 août 1674 entre les hollandais et leurs alliés sous les ordres du Prince d'Orange depuis Roy d'Angleterre, et les français commandés par le prince de Condé. Le combat dura huit heures de jour et deux heures à la clarté de la lune ; la perte fut à peu près égale de part et d'autre, mais les français en conservant le champ de Bataille, en faisant un plus grand nombre de prisonniers ont assuré leurs droits à l'honneur de cette journée que leurs ennemis leurs disputent. On assure que cette bataille a coûté la vie à vingt sept mille hommes.

Ramillies, petit village du Département de la Dyle à deux lieues de Jodoigne sur la frontière du Département Sambre et Meuse, est malheureusement célèbre par la victoire que remporta le 19 avril 1706, l'armée des alliés commandée par le Duc de Malborough sur les français commandés par le Maréchal de Villeroi pendant la Guerre de la Succession. La perte entière des Pays Bas dont les français s'étaient rendus maîtres fut pour eux la suite de cette malheureuse journée.

Les champs de Nerwinde, village du Département de l'Ourthe, entre Landen et Tirlemont ont été le théâtre sanglant de deux Batailles livrées exactement à un siècle l'une de l'autre.

La première connue aussi sous le nom de Landen se donna le 29 juillet 1693 et fut gagnée par les français commandés par le Maréchal de Luxembourg sur l'armée combinée d'Espagne, de Hollande et d'Angleterre, aux ordres de Guillaume trois, Roy d'Angleterre.

La seconde perdue par les français au mois de mars 1793, remit les autrichiens en possession pour quelques mois, des provinces belgiques, conquises par nos armes dans la campagne précédente ; cette défaite dont le Général en chef Dumouriez rejette la honte sur l'un de ses lieutenants, n'en fut pas moins le terme de la gloire militaire qu'il s'était acquise.

Après la perte de la bataille de Nerwinde, l'arrière garde de l'armée française harcelée par l'ennemi, profitant de la position de la *montagne de fer* entre Louvain et Bruxelles engagea le combat et le soutint avec tant de vigueur que les autrichiens dès ce moment n'osèrent plus troubler l'armée dans sa retraite.

## SIEGES MEMORABLES

Les villes de ce Département sont célèbres par les sièges qu'elles ont soutenus à toutes les époques de l'histoire belge, mais il suffira de rappeler ici les plus récents et les plus mémorables.

Bruxelles fut bombardée par les français le 13 août 1695, en représailles du bombardement de plusieurs villes maritimes de France, par les flottes anglaises. Le Maréchal de Villeroi, qui dirigeait cette exécution, réduisit en cendres 4.000 maisons, et presque tous les Edifices publics de Bruxelles.

L'Electeur de Bavière, allié de la France assiégea cette ville en 1708, mais averti le Prince Eugène et le Duc de Malborough après s'être rendus maîtres de Lille, avaient passé l'Escaut et venaient avec une armée formidable au secours de Bruxelles, il fut obligé de lever le siège après cinq jours de tranchée ouverte.

En 1746, les français commandés par le Maréchal de Saxe se rendaient maîtres de Bruxelles après un siège de vingt huit jours pendant lequel les dames de cette ville députèrent auprès du Général français pour le prier de ne point abattre la grande avenue parallèle au canal, connue sous le nom d'Allée Verte et qui forme aux portes de Bruxelles une des plus belles promenades qui existent en Europe. Le Maréchal dans le plan duquel entraient la coupe de ces arbres qui masquaient une partie de son front d'attaque crut cependant ne pouvoir refuser une faveur dont il espérait peut-être se faire bientôt un titre auprès de celles qui l'avaient sollicitée.

Louvain a été assiégée plusieurs fois, mais, cette ville se glorifie, quoiqu'à tort, de n'avoir jamais été prise par la force des armes.

En 1542, les Gueldrois commandés par Martin Rossem, l'attaquèrent inutilement.

En 1572, Guillaume prince d'Orange fut obligé d'en lever le siège.

En 1635, les français et les hollandais unis contre les Espagnols mirent le siège devant cette place, mais la famine et les maladies qui régnaient dans leur armée les obligèrent à renoncer à cette entreprise.

En 1710, le 5 du mois d'août un parti de français sous les ordres du Colonel Dumoulin entra dans cette ville d'où il fut repoussé par les habitants auxquels l'Empereur Charles 6 envoya pour récompense une clef d'or que l'on conserve dans cette ville.

Tirlemont fut assiégée, prise et ruinée par les français en 1635.

Léau dont les français s'étaient rendus maîtres en 1705 fut assiégée par les alliés et reprise deux mois après par le général hollandais Dedem.

### GRANDS CAPITAINES

A la tête des hommes célèbres dans la profession des armes, dont s'honore ce Département on doit placer le héros de la Jérusalem délivrée, Godefroid de Bouillon qui naquit à Baisy près de Genappe ; on montre encore auprès de l'église de cette commune quelques ruines du château où il est né.

Les maisons de Nassau, de Croy, de Ligne et d'Arenberg sont célèbres dans l'histoire militaire des Pays Bas. A plusieurs grands capitaines qu'elles ont fournis, il faut ajouter : Le comte d'Egmont décapité à Bruxelles en 1568 ; Philippe Marnix, comte de Ste-Aldegonde et Maximilien comte de Bossu.

M. le comte de Cobentzel, si honorablement connu dans la carrière diplomatique et dont la Paix de Lunéville vient d'illustrer le nom, est né à Bruxelles où son père a rempli pendant plusieurs années la place de Ministre de sa Majesté Impériale.

## SECTION 2

### VILLES PRINCIPALES.

Les villes principales de ce Département sont Bruxelles, Louvain, Nivelles, Vilvorde, Tirlemont, Diest, Wavre, Halle, Aerschoot, Iodoigne

#### *Bruxelles.*

Cette ville située au 50<sup>e</sup> degré 51' de latitude septentrionale et au 2<sup>e</sup> degré 1'45" de longitude comptée du méridien de Paris, a tiré son nom suivant quelques historiens d'un marais voisin, nommé Broeckz. Selon d'autres, avec plus d'apparence, d'un pont appelé Brugh-sel (1) (son ancienneté remonte au commencement du 9<sup>ième</sup> siècle), mais elle n'était alors qu'un bourg peu considérable, entourée de murailles ; dans l'année 1044, deux siècles après, elle rivalisait avec Louvain d'étendue et de population.

Elle est bâtie partie dans le vallon, partie sur le penchant et le plateau d'une longue colline qui la commande du Nord-Est au Sud-Ouest. Elle a, suivant son historien, l'abbé Mann, 4.300 toises de circuit, 1600 toises de longueur, 1200 toises dans sa plus grande largeur, et de surface, un peu plus d'un million et demi de toises carrées.

Elle fut assez longtemps renfermée dans une petite île formée par la réunion des bras de la Senne à l'endroit où se voit aujourd'hui une fort belle pyramide élevée sur le terrain qu'avait occupé l'église St-Gery et plus anciennement le Palais des Comtes de Bruxelles dans lequel se retira le Roy Charles, dernier des Carlovingiens, battu et détroné par Hugues Capet. Le plan de Bruxelles présente une figure oblongue dont l'extrémité méridionale est beaucoup moins large que l'extrémité opposée.

Sa population est d'environ 70 mille âmes.

Bruxelles autrefois capitale des Pays Bas, après avoir été la résidence des ducs de Brabant et de Bourgogne, des Gouverneurs généraux des provinces belgiques, est maintenant le chef-lieu du Département de la Dyle

(1) Brugh en flamand signifie Pont.

et le siège de sa Préfecture. Le terrain sur lequel Bruxelles est assis s'élève d'une plaine arrosée par la Senne sur un coteau dont le sommet en plate forme est orné de beaux bâtiments au centre desquels est un vaste et superbe jardin.

Cette place publique passe pour la plus belle qu'il y ait en Europe.

C'est dans cette partie la plus élevée de la ville qu'était l'ancien Palais des Ducs de Bourgogne, fameux par l'abdication de Charles Quint. Cet édifice fut consumé par le feu en 1731, la nuit du 3 au 4 février et le terrain qu'il occupait forme aujourd'hui la place dite de la liberté composée de huit corps de bâtiments uniformes liés par des espèces d'arcs de triomphe.

On voit encore dans un des bas-fonds du Parc un bassin dans lequel l'empereur de Russie, Pierre le Grand, se laissa tomber en 1717 pendant le séjour qu'il fit à Bruxelles.

Le canal dont j'ai parlé ailleurs contribue à l'embellissement autant qu'à la prospérité de Bruxelles : bordé de chaque côté, en sortant de la ville par quatre rangées d'arbres dans un espace de plus de 900 toises, il concourt à former une promenade aussi remarquable par son étendue que par les beautés pittoresques de sa position.

Entre les bâtiments publics, l'hôtel de ville tient le premier rang. Ce monument d'architecture gothique est surtout remarquable par la hardiesse et la légèreté de la tour du centre haute de 350 pieds et sur le sommet de laquelle est placée en forme de girouette, une statue colossale en cuivre doré représentant St Michel. Cet édifice commencé en 1401 fut achevé en 1442. Le portail de l'église de Ste Gudule, ouvrage du 15ième siècle passe aussi pour un très beau morceau d'architecture gothique.

Parmi les édifices modernes, on distingue l'ancien palais des gouverneurs généraux, aujourd'hui l'école centrale. Le portail de la cidevant abbaye de Codenberg, et le bel hôtel où siégeait autrefois le conseil de Brabant où siège aujourd'hui le tribunal d'appel, en face de la grande allée du parc (2). Les environs de Bruxelles offrent de toutes parts un pays

(2) Au nombre des édifices publics dignes de quelque attention, je ne citerai la Salle de Spectacle de Bruxelles que pour observer qu'elle est (depuis l'incendie qui vient de consumer le Théâtre de Bologne) la plus ancienne des salles de spectacle de l'Europe. Elle fut bâtie par ordre de l'Electeur de Bavière, Gouverneur des Pays-Bas, en l'année 1685, sur la place et vis-à-vis de l'hôtel des Nonnains dont ce théâtre porte le nom.

aussi riche que pittoresque, entrecoupé de plaines, de collines, de bois et de vallons. Ce paysage enchanteur est encore embelli par un grand nombre de maisons de campagne bâties avec autant d'élégance que de goût et de simplicité. La forêt de Soignes qui s'approche à peu de distance du faubourg méridional est surtout riche en sites pittoresques, et c'est là que la plupart des peintres flamands ont trouvé les modèles animés des beautés qu'on admire dans leurs ouvrages.

### Louvain.

Cette ville a toujours été la capitale du Duché de Brabant et n'a pas renoncé à cette prééminence, lors même que Bruxelles fut généralement reconnue pour la Capitale de tous les Pays Bas. Ses prétentions étaient fondées sur l'ancienneté de son origine, sur son antique opulence et sur l'usage qui voulait que les ducs de Brabant fussent inaugurés à Louvain.

Cette ville est très ancienne et quelques historiens même supposent que Jules César en fut le fondateur ; quoiqu'il en soit, Juste Lipse, avec plus de fondement, place son origine vers l'an 885, à l'époque où Godefrroy, duc de Normandie, vint camper sous ses murs, après avoir ravagé la plus grande partie du Brabant et de la Flandre.

C'est à la suite de cette incursion et pour prévenir les nouvelles insultes des Normands que l'empereur Arnould fit bâtir le château nommé « Château de César » dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Louvain qui n'était dans le principe qu'un bourg entouré de murailles, s'agrandit successivement et vers l'an 1361 au temps de Venceslas, duc de Brabant, cette ville était une des plus peuplées et des plus riches de l'Europe.

Le château de César a été longtemps la demeure ordinaire des Ducs de Brabant. Henry 1er y fut assassiné en 1038. Thiery, comte de Hollande, y fut détenu prisonnier en 1200. Charles Quint y fut élevé avec ses sœurs vers l'an 1510 et l'assemblée des Etats s'y tint jusqu'en 1630.

Louvain est situé sur la Dyle, à 5 lieues de Bruxelles ; sa forme est à peu près circulaire, son circuit d'une lieue et demie environ et sa population au-dessus de dix huit mille âmes.

Louvain était autrefois la ville la plus grande, la plus commerçante et la plus riche de toutes les provinces belgiques. Son principal commerce consistait en Draps et en Laine, et son importance était telle que l'on y comptait au commencement du 14ème siècle, sous Jean 3, Duc de Brabant,

plus de 4.000 fabriques de Draps où travaillaient journellement 150 mille ouvriers. Les annales du tems nous apprennent qu'une mesure de police prescrivait de sonner la grande cloche à l'heure où les tisserands quittaient l'ouvrage pour faire retirer les enfants des rues par où cette foule devait s'écouler.

Cet état florissant dura jusqu'en 1382 que les ouvriers se révoltèrent et prirent les armes contre le Duc Venceslas, après avoir massacré 17 des principaux magistrats de Louvain.

Venceslas, après avoir vaincu les révoltés et puni de mort leurs chefs, poursuivit très impolitiquement sa vengeance en ordonnant l'exil de la classe entière des tisserands qui se réfugièrent presque tous en Angleterre où ils naturalisèrent leur industrie.

Louvain en perdant ses fabriques perdit bientôt son commerce et vit chaque jour diminuer sa population. Pour prévenir la ruine totale de cette ville Jean 4, Duc de Brabant, y fonda en 1426 une université qui devint bientôt célèbre et à laquelle on assigna pour l'Etablissement de ses collèges les halles bâties en 1317 pour l'usage des drapiers ; j'aurai occasion de revenir sur ce sujet au chapitre de l'instruction publique.

Charles Quint fut élevé à Louvain et ce fut dans cette ville en 1531 qu'il fit rédiger sous ses yeux la constitution qui régit la Nation belge jusqu'à la réunion.

La ville de Louvain renferme plusieurs bâtiments gothiques très remarquables.

L'hôtel de ville est un chef-d'œuvre dans ce genre ; il fut commencé en 1440 et terminé en 1450.

Louvain, siège de la Sous Préfecture du 2ème arrondissement du Département de la Dyle, est aussi celui d'un Tribunal de 1ère instance.

Le Gouvernement vient d'établir dans les bâtiments de la cidevant université une succursale de l'hôtel national des invalides destinée à recevoir 2.400 militaires vétérans ou infirmes.

#### *Nivelles.*

Nivelles est une des plus anciennes villes des pays bas. Sa circonférence non compris les faubourgs est d'une demi lieue par les remparts.

Cette ville comme toutes celles de la Belgique est prodigieusement d'échue de son ancienne splendeur ; on peut en juger par la diminution que sa population a souffert. Elle était d'environ 30 mille âmes en 1525, elle ne s'élève pas à 7 mille aujourd'hui. Les causes de cette décadence sont les mêmes qui ont amené la ruine de Louvain.

Dans l'ancien ordre de choses, Nivelles renfermait un chapitre de 40 chanoinesses séculières et nobles, dont la fondation remontait à Idelbergue, veuve de Pépin de Landen, 1er Duc de Brabant, vers l'an 645.

Il serait à désirer qu'on y rétablît le collège que fonda François Buisseret, Evêque de Namur en 1608 et qui a subi le sort des établissements religieux.

Le commerce de cette ville est aujourd'hui très peu considérable ; il se borne à l'exportation d'une assez grande quantité de dentelles, d'un travail médiocre et à des spéculations sur les grains dont le pays abonde.

Nivelles est à six lieues au sud de Bruxelles et à sept lieues de Namur et de Louvain. Elle est aujourd'hui le siège d'un tribunal de 1ère instance et le chef-lieu de la sous-Préfecture du 3ème arrondissement du Département de la Dyle.

#### *Vilvorde.*

Cette petite ville est située à deux lieues au nord de Bruxelles. Le Duc Venceslas la fit entourer de murailles et y fit bâtir un château fort pour contenir les habitants de Bruxelles et de Louvain qui lui donnaient des inquiétudes. Ce château devint dans la suite une espèce de prison d'état, où l'on conservait aussi les archives du Brabant.

C'est sur les débris de ce château que Marie-Thérèse a fait construire le vaste bâtiment qui sert aujourd'hui de maison de détention, et dont j'aurai occasion de parler dans la seconde partie de cet ouvrage.

Les Ducs de Brabant ont fait battre monnaie à Vilvorde pendant plusieurs années.

Sa population est d'environ 2.700 âmes.

#### *Tirlemont.*

Cette ville était autrefois une des plus considérables du Brabant dont elle faisait anciennement le quatrième quartier dans l'assemblée des états; elle a près d'une lieue et demi de circuit en suivant ses remparts exté-

rieurs, mais cette vaste enceinte renferme aujourd'hui un grand nombre de jardins et de grandes parties de terrain en culture.

Tirlemont est située sur la grande Gette dans une contrée abondante en grains, prairies et paturages. 9 lieues à l'est de Bruxelles, 4 lieues à l'ouest de St-Trond et 6 lieues au nord de Namur, sur la chaussée qui conduit de Bruxelles à Liège. Sa population est d'environ 8.000 âmes.

Aux causes générales qui ont amené la décadence des villes de la Belgique, il faut ajouter pour Tirlemont le malheur d'avoir été constamment et à toutes les époques le théâtre particulier des horreurs de la guerre. En 1635, les français s'en rendirent maîtres et la ruinèrent de fond en comble. En 1704 un incendie la réduisit en cendres.

Il existait dans cette ville, avant la suppression des ordres religieux, un chapitre très ancien, et d'une observance toute particulière. Il fallait être célibataire pour y être reçu mais on avait la faculté de se marier ensuite. Les douze chanoines qui composaient cette corporation prêtaient le serment *de ne point révéler les secrets de l'ordre*.

Tout le commerce de Tirlemont se fait dans les marchés qui s'y tiennent à différentes époques et dans lesquels il se vend une assez grande quantité de grains, de laines et de bêtes à cornes.

On trouve auprès de Tirlemont, comme aux environs de Tongres, de Maestricht et d'Aix-la-Chapelle, des monceaux de terre en forme pyramidale soutenus dans un encaissement de pierres, que l'on croit être les tombeaux de quelques chefs de légions Romaines morts pendant la Guerre des Gaules. Cette opinion s'accorde avec un passage de Tacite où cet historien décrivant les funérailles d'un Général Romain dans ces contrées, dit qu'il fut enterré sur le bord d'un grand chemin et que chaque soldat de l'armée jeta selon l'usage une pelletée de terre sur sa tombe (3).

(3) Une opinion qui me semble plus vraisemblable est celle qui attribue l'érection de ces monuments informes aux barbares qui inondèrent la Belgique vers le 4ème siècle; Il est du moins certain qu'ils étaient dans l'usage d'élever des trophées semblables à chaque victoire signalée qu'ils remportaient, et c'est dans cette coutume, disent quelques historiens, qu'il faut chercher l'Étymologie du cri de guerre des francs, *Mont-Joie-St-Denis*.

### Diest.

Cette ville enclavée autrefois dans le Duché de Brabant, aujourd'hui dans le 2ème arrondissement du Département de la Dyle, est située sur le Demer aux confins du pays de Liège à quatre lieues au nord de Tirlemont, et à dix lieues nord-est de Bruxelles. Ses remparts, qui renferment beaucoup de terrain en culture, ont plus d'une lieue de circuit; sa population est d'environ 7.000 âmes.

Les plans et les édifices publics n'ont rien de remarquable; l'industrie et le commerce de cette ville se bornent aujourd'hui à la fabrique et à la vente de laines filées et de bas de tricot.

### Wavre.

Est située sur la Dyle dans le 3ème arrondissement à 4 lieues au sud de Louvain et à 6 lieues au sud-est de Bruxelles; elle faisait autrefois partie du Brabant Wallon et sa population qui n'est aujourd'hui que de 4 à 5 mille âmes s'élevait à plus du double au commencement du 15ème siècle; cette ville a été brûlée quatre fois en 1594, en 1604, en 1696 et en 1715.

Wavre n'a guères d'autre commerce que celui des grains et des bestiaux. La culture du tabac qui se multiplie dans les environs peut y ouvrir une nouvelle source de richesses.

### Hall.

Petit ville sur la Senne dans le 1er arrondissement du Département de la Dyle, faisait autrefois partie du comté de Hainaut; elle est située dans un pays extrêmement fertile à quatre lieues au sud de Bruxelles. Sa population est d'environ 4 mille âmes.

La distillation considérable de genièvre qui se fait dans les petites communes qui l'avoisinent forme une des branches principales du commerce assez étendu de cette ville qui renferme en outre plusieurs tanneries, savonneries et raffineries de sel (4).

(4) J'ai oublié en parlant du commerce de cette petite ville de faire mention des ouvrages en acier qui s'y fabriquent; nulle part peut-être cette branche d'industrie n'occupe autant de bras et n'est parvenue au point de perfection où l'ont portée les habitants de Hall.

### *Aerschot*

Sur le Demer à trois lieues nord-est de Louvain et à huit lieues de Bruxelles dans le 2ème arrondissement du Département de la Dyle, vers la frontière de celui des Deux Nettes ; cette petite ville du ci-devant Duché de Brabant, érigée en Duché par Charles Quint en 1533, avait passé de la maison de Croy dans celle d'Arenberg.

Les anciens Seigneurs d'Aerschot, au commencement du 12ème siècle, bâtirent une forteresse dont il reste encore une tour, nommée la *Tour D'Aurélien*.

On cite comme une des merveilles du temps la tour de l'Eglise paroissiale d'Aerschot qui fut renversée par une tempête le 29 8bre 1572.

La population de cette ville ne s'élève pas au-delà de 2500 âmes et son industrie se borne ainsi que son commerce à la culture des terres et la vente de leurs produits.

### *Jodoigne.*

Ville du 3ème arrondissement située sur la grande Gette, entre Louvain et Namur, à 8 lieues de Bruxelles, était autrefois comprise dans la partie du Duché de Brabant, appelée Wallon Brabant.

On y voit les ruines d'un ancien château fort où les Ducs de cette province faisaient élever leurs enfants.

En 1155 Godefroy 3 la fit considérablement agrandir. En 1578, les troupes du Prince d'Orange la brûlèrent.

Sa population ne s'élève guères au dessus de 2.000 âmes ; ses habitants ne sont occupés que d'agriculture.

## SECTION 3

### RELIGION MŒURS ET COUTUMES.

L'établissement de la Religion catholique romaine dans les provinces belgiques remonte au commencement du 4ème siècle. Sous le pontificat du pape Marcellin, la doctrine des réformés y fut introduite vers l'an 1525 et le nombre des schismatiques s'accrut si rapidement dans la Flandres et surtout dans le Brabant, qu'il menaça de renverser l'ancien culte. Les sectateurs de ce dernier forts de l'appuy du Gouvernement persécutèrent ceux qu'ils appelaient hérétiques.

Le fanatisme des deux partis amena des troubles civils qui finirent par une révolte ouverte contre Philippe deux. Lors de la pacification de Gand, il fut stipulé que la Religion catholique serait seule admise dans les provinces qui rentraient sous la domination espagnole ; le Brabant était de ce nombre et depuis ce temps cette religion y fut exclusivement professée.

On ne peut nier que les rapports politiques qui lièrent si longtemps les Pays Bas avec l'Espagne n'aient contribué beaucoup à multiplier ces pratiques superstitieuses, ces amas de vaines cérémonies que les Belges avaient introduit dans la pratique du culte. C'est de là que vient cette vénération pour les reliques, ces confréries sans nombre, ces processions continuelles dont les rues des villes principales étaient sans cesse obstruées. Je ne feuilleterai pas dans les annales religieuses de ces contrées pour livrer au mépris ou à la haine publique les crimes, les erreurs ou les folies dont la religion fut le prétexte dans ce pays, comme dans le reste de l'Europe, à l'époque où les peuples encore barbares disputaient d'ignorance, de fanatisme et de crédulité ; un seul fait suffira pour donner une idée de la puissance des prêtres, de la politique des princes et du malheur des peuples dans ces temps déplorables. En 1369, sous le duc Venceslas, les Juifs de Bruxelles dont on convoitait les richesses furent accusés d'avoir volé trois hosties dans une chapelle de l'église de Ste-Gudule, et de les avoir percées à coups de canifs ; ce sacrilège attesté par les taches indélébiles du sang dont ces hosties furent trouvées couvertes déterminait l'arres-

tation de tous les Juifs et motiva l'arrêt d'après lequel ils furent tous indistinctement livrés aux flammes.

Les peintres les plus célèbres des pays bas ont consacré leur talent à reproduire toutes les circonstances de cette horrible aventure dont un jubilé public (qui eut lieu pour la dernière fois en 1783) retraçait tous les 25 ans le souvenir.

A cette même époque un grand nombre de Juifs furent mis à mort dans les autres villes belgiques sur la frivole et ridicule accusation d'avoir empoisonné les fontaines et introduit la peste dans le brabant.

Si la révolution à laquelle donna lieu le despotisme de Philippe 2 et les cruautés de son digne ministre, le Duc d'Albe, n'eut pas un résultat aussi heureux pour les provinces flamandes que pour celles qui s'érigèrent en République sous le nom de *provinces unies*, les premières y gagnèrent du moins de stipuler dans l'accord qu'elles firent avec Philippe, la suppression de cette inquisition odieuse qu'on avait essayé d'y introduire.

L'esprit de liberté qui s'était manifesté dans la guerre contre Philippe, arrêta les progrès du fanatisme, et le pouvoir du Chef de l'église romaine autrefois si dangereux aux états et aux Princes de la chrétienté fut restreint dans la partie des Pays Bas où il ne fut pas entièrement méconnu.

L'ancienne constitution, jalouse du pouvoir souverain, avait eu soin de le garantir des empiétements du Saint-Siège et la tyrannie de la Cour de Rome n'avait pas fourni à ces provinces comme à plusieurs autres états, les plus fortes raisons d'abandonner l'ancien culte.

Un des articles de la *Joyeuse entrée* de Brabant s'opposait à ce qu'aucune cause des Cours Spirituelles de la province put dans aucun cas être évoquée à Rome.

Les Brefs du Pape n'avaient de force dans ce pays qu'autant qu'ils étaient approuvés et souscrits par le Conseil provincial dont la sanction était indispensable à tous les actes émanés du Saint-Siège.

Les Edits de l'Empereur Joseph 2 avaient encore circonscrit son pouvoir dans des bornes plus étroites en le dépouillant du droit qu'il avait usurpé d'accorder des dispenses et de nommer aux bénéfices. Le Pape dans ces derniers temps n'exerçait d'autre autorité dans les Pays bas que celle qui lui appartient véritablement de régler les rites et la discipline de l'Eglise dont il est le chef suprême.

## ORDRES RELIGIEUX.

La fondation des ordres monastiques dans le Brabant remonte aux premiers âges de l'Eglise.

La famille de Charlemagne plus féconde en saints qu'en héros dota richement la plupart des maisons religieuses et plusieurs même furent fondées par Ste Bègue et Ste Gertrude qui descendaient de cet illustre monarque. Les Moines se jetterent en foule dans ces riches contrées où les accueillèrent la faveur et la libéralité des Princes et des nobles. Leur nombre et leurs richesses s'accrurent encore lorsque l'héritage de la maison de Bourgogne fut réuni à la couronne d'Espagne et successivement ils arrivèrent au point de posséder en Brabant et en Flandres plus des deux tiers du territoire. C'est de cette hauteur que les firent descendre en 1784 les réformes de Joseph 2 et que la réunion de ce pays à la France vint enfin de les précipiter.

En applaudissant avec tout ce qu'il y a d'hommes sages en Europe, à la suppression d'une institution gothique contre laquelle réclamait depuis si longtemps la raison et l'humanité, la Justice exige que l'on rappelle ici les services que les moines ont rendu dans la Belgique ; ce sont eux qui donnèrent à ses habitants les premières leçons d'agriculture, qui défrichèrent les champs incultes du Brabant et de la Flandres. Si les monastères dans les Pays Bas comme dans le reste de l'Europe durent à l'ignorance et à la superstition la plus grande partie des biens immenses qu'ils possédaient, on ne peut nier que dans ce pays, du moins les richesses des maisons religieuses n'aient eu le plus souvent une direction utile, qu'elles n'aient été employées à fertiliser, à enrichir le pays, à décorer les villes, à encourager les arts, que le fermier trouva presque toujours des maîtres humains et charitables dans les pères du couvent dont ils affermaient les terres.

Le loisir du cloître n'était pas toujours perdu dans l'indolence, et parmi les moines des Pays Bas plusieurs se sont appliqués avec quelques succès à l'étude des sciences exactes ; et quelques-uns ont laissé des chroniques précieuses pour l'histoire, entre autres celles de Gembloux, d'Afflighem, de Villers, etc...

Il est, je crois, nécessaire avant de quitter ce sujet de dire un mot d'une institution religieuse particulière à ces provinces et connue autrefois sous le nom de Béguinage.

Ste Bègue, arrière petite nièce de Charlemagne fut la fondatrice de cet ordre auquel elle attacha son nom. Les béguines habitaient dans l'enceinte des villes, une espèce de petite ville séparée, entourée de murailles et dont les rues très étroites étaient composées de petites maisons uniformes d'une propreté remarquable. Elles vivaient ensemble, portaient le même habit, obéissaient à une Supérieure et consacraient à de pieux exercices une partie de la journée ; mais elle ne renonçaient pas au monde et restaient libres de quitter cette profession religieuse et de se marier même lorsqu'elles le jugeaient à propos.

Cette institution ouvrait un azile respectable à des veuves sans fortune et à des jeunes filles restées dans le monde sans protecteur et sans guide. On trouvera à la fin de ce mémoire un Tableau des maisons religieuses et conventuelles existantes dans ce Département avant la réunion.

#### *Constitution physique et morale des habitants.*

On remarque facilement dans les mœurs, dans les habitudes et dans les usages des habitants de ce Pays, le mélange des différents peuples dont se compose la population actuelle.

Les habitants des campagnes qui ont eu moins d'occasion de s'allier avec les Français, les Espagnols et les Allemands tour à tour maîtres des provinces Belges ont conservé plus immédiatement le Type du caractère national. Laborieux, persévérant, économe, impatient de toute espèce de joug, attaché au sol où il est né, brave sans aimer la Guerre, ennemi de tout changement, de toute nouveauté, tel est le paysan Belge et tel est à peu de chose près l'idée que donne César du caractère des anciens habitants de cette contrée.

Un historien très estimé (Desroches) en parlant des mœurs des anciens Belges dit qu'on peut encore aujourd'hui leur faire les reproches que leur adressaient Strabon et Tacite.

D'aimer le vin et la table avec excès, d'être sujets à se laisser emporter dans l'ivresse à des actes de violence dont le meurtre est trop souvent la suite.

Desroches ajoute que les Belges modernes ont encore hérité de leurs pères une passion violente pour les jeux de hasard et ce caractère rancunier qui perpétue dans les familles le souvenir des injures et le désir de la vengeance.

Dans les villes le mélange plus fréquent des races établit autant de nuances dans les caractères qu'il en doit résulter de la combinaison des divers éléments dont elles se composent.

Les Belges dont César vantait la grande taille ont dégénéré sous ce rapport ; ils sont en général d'une taille moyenne, sujets à prendre trop d'embonpoint, disposition qu'on attribue à l'usage de la bière ; ils ont pour la plus part les cheveux châtains ou blonds, assez rarement noirs ; la peau blanche, le regard incertain, l'air posé et le maintien réfléchi.

Le peuple est superstitieux sans être fanatique, difficile à émouvoir, plus difficile à apaiser ; il mesure trop la considération qu'il accorde à l'éclat dont brille les objets et il s'en laisse aisément imposer par l'appareil de la puissance. Cette disposition bien connue peut être utilement mise en œuvre par le Gouvernement.

Dans les classes élevées, même à Bruxelles, les mœurs ont quelque chose de plus sévère et peut-être aussi de moins sociable que dans les autres grandes villes de l'Europe. On tient plus aux jouissances du Luxe qu'à celles de la Société et l'on donne plus à l'appareil qu'à ses plaisirs.

Le peuple aime beaucoup les fêtes, et je ne crois pas qu'il existe ailleurs un aussi grand nombre de jours consacrés par l'usage à des réjouissances publiques. Chaque ville, chaque quartier, chaque rue même a sa fête particulière qui se célèbre par des jeux, des danses et surtout par des illuminations en transparents, grossièrement peints dont la façade des maisons est ornée.

Dans l'été, les fêtes des campagnes sous le nom de Kermesses offrent alternativement dans chaque village, le modèle vivant des scènes villageoises dont les paysagistes flamands ont animé leurs tableaux.

#### LANGUE.

On parle dans le Département de la Dyle deux idiomes différents, le flamand ou Belge et le français.

Le flamand est un dérivé ou plutôt une racine de la langue allemande dont l'introduction dans ces contrées remonte à l'époque reculée de l'établissement des belges dans cette partie des gaules dont ils chassèrent les Celtes (5).

(5) Le flamand a trois ou quatre dialectes particuliers qui se subdivisent en autant de patois moins barbares qu'ils s'éloignent d'avantage de leur source commune.

Jusqu'au 8ème siècle, la langue Belge corrompue par le mélange du Celta fut la seule qu'on parla dans ce pays : le français commença dès lors à s'y introduire avec les missionnaires de la foi catholique, sortis de France pour la plus part.

La réunion des provinces belges sous la domination de la maison de Bourgogne rendit plus commun l'usage de la langue française qui est non seulement aujourd'hui dans le Département de la Dyle, celle de toutes les classes un peu élevées, mais la seule que l'on parle dans plusieurs cantons.

Dans le 1er arrondissement (celui de Bruxelles) la moitié des communes parle flamand et l'autre moitié français. Très souvent aussi les deux langues se partagent les quartiers d'une même ville : à Bruxelles, par exemple, le degré d'élévation où l'on se trouve dans cette ville (située une partie dans la plaine et l'autre sur une hauteur) indique le langage dont on doit se servir : tous les habitants de la plaine jusqu'à mi-coteau ne parlent et n'entendent que le flamand, tous ceux de la partie supérieure ne s'expriment qu'en français.

Dans le second arrondissement (de Louvain) la très grande majorité des communes parle flamand, tandis que dans le 3ème arrondissement (de Nivelles) presque toutes parlent français.

Les progrès que cette dernière langue a faits depuis quelques années dans ce pays, vont s'accroître rapidement par la réunion définitive à la France et il est probable qu'avant un demi-siècle le français aura fait disparaître l'ancien idiome.

#### Chapitre 4.

### SCIENCES ET BEAUX ARTS

#### Section 1ère

#### Sciences

L'Esprit de système, dont le propre est de généraliser ses idées, a souvent avancé, comme un axiome politique, que tout était lié dans la civilisation des peuples et qu'il ne pouvait se perfectionner dans une partie sans faire en même temps des progrès dans toutes les autres. Ce principe si souvent démenti par les faits l'est ici d'une manière incontestable.

Les belges ont poussé l'agriculture au plus haut degré de perfection, ont été pendant quelques siècles les premiers commerçants de l'Europe, ont réussi dans quelques parties des arts, et sont restés, relativement aux sciences et aux lettres au dessous des autres Nations Européennes. S'il s'agissait de rechercher les causes de ce double résultat, on trouverait peut-être que d'un côté les succès des belges, en fait d'agriculture et de commerce, sont dus à l'avantage qu'ils ont eu de gémir moins longtemps que les autres peuples sous le joug féodal, aux immunités qu'ils obtinrent de leurs princes, (meilleurs politiques que leurs contemporains) ; comme encouragement d'une industrie qui procurait à ces derniers une augmentation de richesses et de puissance. On trouverait ensuite la cause du non succès du même peuple dans les sciences et dans les arts qui sont plus particulièrement du ressort de l'Esprit, dans les ténèbres d'une superstition profonde que ne pénétra aucun des rayons de lumière dont le 17ème et 18ème siècles éclairèrent le reste de l'Europe.

Dans un mode d'instruction publique d'après lequel l'université de Louvain se trouvait établie juge suprême de la doctrine, de la morale et de l'enseignement en vertu des bulles des papes, des diplômes de Charles Quint et de ses immunités particulières.

Dans une constitution où la théocratie combinée en apparence avec la démocratie et la royauté ne laissait cependant à celles-ci de force et de puissance que pour exécuter ce qui convenait à ses vues.

Les richesses énormes du clergé dans ces provinces cimentaient sa puissance et les seigneureries temporelles que possédaient les chapitres, les monastères, les Evêques, lui donnaient une part d'autant plus considérable dans le gouvernement que les deux tiers au moins du territoire de la Belgique composaient son Domaine.

Ces observations suffisent pour expliquer le peu de progrès de la Nation Belge dans les sciences en général, et le genre d'étude auquel ils se sont presque exclusivement livrés.

Sur deux ou trois mille noms recueillis dans un ouvrage ayant pour titre, Mémoire Littéraire des Pays-Bas, les trois quarts au moins appartiennent à des théologiens ou à des commentateurs oubliés même dans leur patrie et qu'aucun ouvrage important ne recommande à la mémoire des hommes.

J'ai rassemblé dans la liste, ci-après, le nom des savants nés sur le territoire qu'occupe aujourd'hui le Département de la Dyle et qui ont quelques droits à la célébrité.

Dans ce nombre l'historien Juste Lipse occupe le 1er rang. Les recherches de ce savant et laborieux érudit ont été du plus grand secours pour ceux qui l'ont suivi dans la même carrière.

*Liste des hommes célèbres dans les Sciences.*

François Aquillon, jésuite, mathématicien, mort en 1617, a laissé un ouvrage important sur l'optique.

Henry Coster, de Bruxelles, philosophe, 1618.

Simon Fierland, philosophe, cons de brabant, 1686.

Gabriel Vanbommel, jurisconsulte et orateur, 1620.

Charles D'Aremberg, théologien, 1669.

Jean Gratien Gooris, commentateur, 1659.

Jean Lambertii, jurisconsulte.

Jean Baptiste Maurissens, savant helléniste, 1673.

Antoine Sexagies, grammairien, 1576.

Jean et André Vesalia, médecins et célèbres anatomistes, 1564.

Jean Van Uffels, jurisconsulte, 1617.

Guillaume Rubriques, fameux voyageur, 1255.

Simon Stevin, mathématicien, 1633.

*Historiens.*

Juste et Martin Lipse, le 1er très célèbre, 1606.

Corneil Breda, 1620.

Jean Foppens, auteur de la bib. belg.

Aubert Le Mire, auteur d'un recueil de diplômes, et de recherches historiques très estimés 1611.

Desroches, auteur de l'histoire ancienne de la Belgique 1787.

Nenni (comte de) : auteur des mémoires historiques et politiques des pays-bas.

*Vivantes.*

Les C.C. Poëderlé, naturaliste,

Pollard, naturaliste,

Van Mons, Chimiste,

Nieuport, mathématicien.

L'abbé Mann, secrétaire de l'ancienne académie de Bruxelles et auteur de plusieurs ouvrages estimés est encore vivant, mais il est né en Irlande.

(à suivre)